

Aurore SUDRE, “Les appartenances francophone et européenne”, in Guy LAVOREL (dir.), *Identités et appartenances en Francophonie*, Actes des douzièmes Entretiens de la Francophonie, *La Revue internationale des mondes francophones*, n. 5, automne-hiver 2012, pp. 181-190

Dans le présent article, Aurore SUDRE tente de montrer, à l'aide de données statistiques, que la question de l'identité francophone se pose encore de nos jours avec acuité, en raison des diversités qui caractérisent l'espace francophone. Si l'Organisation Internationale de la Francophonie (O.I.F.) n'a pas su – comme l'a fait au contraire l'Union Européenne – instituer une citoyenneté commune au sein des pays qui la composent, il demeure pourtant vrai que ces deux organisations internationales ont mis en place des outils de rapprochement dans différents domaines.

La langue française et l'éducation constituent le domaine privilégié de ces outils, quoique l'Hexagone se montre encore plutôt ignorant quant à l'existence et aux fonctions de l'O.I.F. Pourtant, après le séisme du 12 janvier 2010 qui a bouleversé Haïti, 90% des Français se sont déclarés favorables “à une meilleure défense des actions de la Francophonie, notamment dans le domaine des échanges universitaires” (p. 183). Cela montrerait bien, de l'avis de SUDRE, qu'une information correcte entraîne à coup sûr des conséquences positives auprès de l'opinion publique.

Un autre thème fédérateur des peuples francophones européens est représenté par la culture. Or, là encore, afin de dépasser la méfiance des Français, l'auteure de cet article envisage l'exigence de poser des actions qui soient susceptibles de devenir des symboles fondateurs d'un sentiment d'appartenance à l'espace francophone. La création de bourses pour la libre circulation de ce qu'elle ap-

pelle “une élite francophone”, composée d’enseignants, chercheurs, étudiants de troisième cycle, entrepreneurs, artistes et sportifs, en serait un. En particulier, ce type d’aides financières devrait s’adresser aux jeunes non européens, leur permettant de se former en Europe.

De même, la délocalisation de la formation universitaire constitue un moyen ultérieur de diffusion de la culture francophone: dans cette optique opèrent désormais plusieurs institutions universitaires, qui se sont fédérées avec des établissements locaux dans le but de créer des filières universitaires francophones, telles que l’Université Senghor d’Alexandrie ou l’Université Française en Arménie (UFAR). Certaines universités parisiennes ont aussi créé des filiales étrangères, comme l’Institut Tunis-Dauphine et l’Université Paris-Sorbonne Abou Dhabi (UPSAD). Enfin, l’Université Jean Moulin Lyon 3 a délocalisé son Master 2 recherche au sein de l’Académie diplomatique du Vietnam, à Hanoï, et de l’Institut des Relations internationales du Cameroun, à Yaoundé. Cela laisse espérer que, dans un proche futur, on pourra bénéficier de la reconnaissance réciproque des diplômes, acquis et sur le territoire européen et sur le plus vaste territoire francophone. Dans cette direction opèrent également les arrangements de reconnaissance mutuelle (ARM) des qualifications existant entre le Québec et la France, qui facilitent à leur tour la libre circulation de plusieurs catégories professionnelles, comme les avocats, les médecins, les sages-femmes, les assistants sociaux etc.

En ce qui concerne enfin les outils culturels, comme la radio et la télévision, Aurore SUDRE met en évidence l’importance de développer les chaînes multiculturelles. TV5 en est un exemple vertueux, alors que Radio France Internationale constitue la première radio française d’information internationale en continu.

Enfin, un rôle certainement fédérateur est joué par les compétitions sportives. On citera à cet égard l’émission “Questions pour un champion”, qui met chaque année la francophonie à l’honneur avec un quiz spécial concernant la langue française; les Jeux de la Francophonie et les Jeux de la Francophonie canadienne, les Jeux du Pacifique et les Jeux méditerranéens, qui favorisent la connaissance réciproque des jeunes ‘ayant le français en commun’, disséminés sur les cinq continents.

Simonetta VALENTI

Karen FERREIRA-MEYERS, “L’invention médiatique et la construction identitaire au sein du genre autofictionnel: le cas Nothomb”, *French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe*, n. 42, 2012, pp. 41-65

Dans cette livraison 2012 de la revue *French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe*, dont je propose un compte rendu plus ample dans la section “Francophonies de l’Afrique subsaharienne”, Karen FERREIRA-MEYERS étudie la “réinvention continue, [la] multiplication d’identité” (p. 44) à laquelle NOTHOMB procède dans son rapport avec les médias, en mettant en relief la distinction, significative dans ce cas précis, entre “d’un côté [la] place *accordée* [à l’écrivain] par les médias, de l’autre, [la] place *prise* [par l’écrivain] aux médias” (p. 46). Successivement FERREIRA-MEYERS s’occupe du dédoublement identitaire et du thème du double chez NOTHOMB: elle en arrive à affirmer que “comme toutes les instances narratives nothombiennes, l’auteure aussi se présente *double*” (p. 58).

Maria Benedetta COLLINI

Georges HAUSEMER, *À propos... de la littérature au Luxembourg*, Service information et presse du gouvernement luxembourgeois, Octobre 2008, 16 pp.¹

Sur la carte géographique de la littérature européenne, le Luxembourg apparaît ayant des contours indécis, à peine devinés. Dans le présent article, Georges HAUSEMER tente pourtant de tracer confins et frontières d’une production littéraire multilingue, née au croisement des cultures allemandes, française et luxembourgeoise, auxquelles s’ajoute à l’heure présente celle d’expression anglophone. Voilà pourquoi on a convenu de répertorier sous le terme collectif *Luxembourgensia* tous les textes écrits et publiés aussi bien par des Luxembourgeois, que par des maisons d’édition du Grand-Duché, et des étrangers traitant de ce petit territoire situé au cœur de l’Europe.

La littérature luxembourgeoise, née vers 1830, enfonce ses racines dans la production dialectale. Michel LENTZ (1820-1893), Edmond DE LA FONTAINE (1823-1891), plus connu sous le pseu-

¹ Document disponible à l’adresse <http://www.luxembourg.public.lu/catalogue/culture/ap-litterature/ap-litterature-2008-FR.pdf>, consulté le 22/04/2014.

donyme de DICKS, et Michel RODANGE (1827-1876) sont les pères fondateurs de cette jeune littérature, qui ne voit la parution du premier roman en langue française qu'en 1855, lors de la publication de *Marc Bruno: profil d'artiste* de Félix THYES (1830-1855).

Si au cours de la deuxième partie du XIX^e siècle on assiste au Luxembourg à la floraison progressive d'une production lyrique et théâtrale en langue allemande, la première partie du XX^e siècle est peu propice à la création d'ouvrages littéraires, en raison de l'industrialisation rapide du pays, qui s'accompagne à une forme de dépendance économique et culturelle vis-à-vis de l'étranger, et aux bouleversements causés par les deux guerres mondiales, qui poussent les écrivains du Grand-Duché à réaffirmer leur attachement profond à la patrie natale, ainsi qu'aux mœurs paysannes.

Une telle attitude passéiste fera l'objet des critiques âpres des écrivains des générations suivantes, tels que René WELTER (né en 1952), Léopold HOFFMANN (1915-2008) ou Josiane KARTHEISER (née en 1950). Cette perspective critique atteint son comble dans les années 1970, lorsqu'elle devient la motivation principale des auteurs luxembourgeois qui commencent à s'interroger sur les limites et les opportunités réelles du multilinguisme auquel ils sont perpétuellement confrontés: le manque de contact avec les langues parlées au quotidien en Allemagne et en France et l'exigence d'opter pour une ou plusieurs langues écrites sont d'abord envisagés comme étant des problèmes et seulement plus tard on prendra conscience du potentiel contenu dans l'apprentissage écrit du français et de l'allemand.

Le véritable tournant a lieu pourtant pendant les années 1980, période que les spécialistes considèrent comme l'avènement de la littérature au Luxembourg, coïncidant avec la prise en compte des problématiques sociales par des auteurs de la nouvelle génération, tels que: Lambert SCHLECHTER (né en 1941), Michèle THOMA (née en 1951), Nico HELMINGER (né en 1953) et Georges HAUSEMER (né en 1957). D'autres auteurs sont dignes d'être mentionnés; ce sont: Guy REWENIG, Roger MANDERSCHIED, Nico HELMINGER, Jean-Michel TREINEN, mais aussi Jhemp HOSCHEIT, Josy BRAUN, Cathy CLEMENT et, tout récemment, Claudine MUNO.

Au fil des années 1990, on assiste à une véritable renaissance de la littérature luxembourgeoise francophone, à laquelle le roman de Jean PORTANTE, *Mrs Haroy ou la Mémoire de la Baleine* (1993), a certainement donné une contribution majeure. C'est à cette époque que s'affirme une kyrielle de nouveaux romanciers, parmi lesquels figurent les francophones: Edmond DUNE (1914-1988), Jean SORRENTE (né en 1954), Félix MOLINOR (né en 1958) et Danielle HOFFELT (née en 1963). Ils expérimentent de nouvelles techniques romanesques, ainsi que des sujets contemporains.

Dans un contexte linguistique et culturel multilingue comme celui du Luxembourg, la traduction des ouvrages d'une langue à

l'autre s'avère aussi fondamentale, afin de créer une communauté intellectuelle luxembourgeoise, mais aussi afin de faire connaître la production littéraire du Grand-Duché, qui a joui dans les dernières décennies de l'appui des institutions culturelles les plus importantes. Parmi celles-ci, un rôle incontournable est joué par le Centre National de Littérature (CNL), centre de documentation et institut scientifique, qui publie tous les ans une bibliographie de la littérature luxembourgeoise.

À la fin des années 1970 a été créé aussi le Concours littéraire national qui se déroule tous les ans. À cette occasion, le Ministère de la Culture accorde régulièrement des subventions à des maisons d'édition et des bourses à des écrivains, dans le but de soutenir financièrement leurs projets de création.

Enfin, annuellement, la Fondation Servais pour la littérature luxembourgeoise assigne également le Prix Servais à l'auteur du meilleur ouvrage publié l'année précédente, alors que le Prix Batty Weber, décerné tous les trois ans depuis 1987 par le Ministère de la Culture, entend récompenser un auteur pour l'ensemble de son œuvre. Jean PORTANTE et Jean SORRENTE, après avoir remporté respectivement les deux prix mentionnés, en 1993, ont également remporté le Prix Tony Bourg, visant à encourager la création littéraire en langue française au Grand-Duché.

Quant aux revues littéraires et culturelles luxembourgeoises, on ne peut oublier *Floréal* qui, malgré sa courte vie (avril 1907-février 1908), s'était donné le but ambitieux de représenter la "première revue bilingue purement littéraire et intellectuellement indépendante". En 1923, la relève a été prise par celle qui constitue, encore de nos jours, la revue littéraire la plus importante du Luxembourg: *Les Cahiers luxembourgeois*. Depuis 1969, la revue *doppelpunkt* constitue un forum s'adressant également aux écrivains du Grand-Duché et aux nouvelles tendances de la littérature européenne; cette dernière est d'ailleurs au centre de l'intérêt de la revue trimestrielle *Galerie. Revue culturelle et pédagogique*, fondée en 1982, mais aussi d'autres revues contemporaines, telles que *Arts et lettres, nos cahiers, eis sprooch* et *d'Estuaires*.

Loin de constituer un domaine desséché de la Francophonie européenne, la littérature luxembourgeoise apparaît donc au seuil du troisième millénaire comme étant porteuse d'une diversité et d'une richesse remarquables, aussi bien au point de vue formel, qu'au point de vue thématique. Si tous les genres y sont représentés, il est intéressant d'observer qu'alors que les auteurs germanophones préfèrent le récit court (nouvelle, conte, histoire brève), les écrivains francophones privilégient la poésie lyrique, laissant à leurs homologues de langue luxembourgeoise l'apanage de la poésie épique et du drame.

Simonetta VALENTI

José DOMINGUES DE ALMEIDA, *De la Belgitude à la Belgité. Un débat qui fit date*, Bruxelles, Peter Lang, 2013, 122 pp.

Ce volume de José DOMINGUES DE ALMEIDA propose une fine analyse de la notion de “Belgitude” et du passage à celle de “Belgité”, en apportant ainsi une contribution précieuse aux récents débats sur l’évolution du monde francophone.

Après le premier chapitre, “Les Discours et les méthodes” (pp. 21-54), qui offre une périodisation du fait belge en trois phases (la phase centripète allant de 1830 à 1920; la phase centrifuge de 1920 à 1960; la phase dialectique de 1960 jusqu’à nos jours), une ample reconstruction de la “Belgitude” est conduite dans les chapitres 2-6 (“*Belgitude*: la génération qui ‘plongea’”, pp. 55-63; “*Belgitude*: la définition *in absentia*”, pp. 65-70; “L’impact sociétal”, pp. 71-74; “La Fureur du groupe du lundi”, pp. 75-86; “*Balises*: pour une historique de la *Belgitude*”, pp. 87-106; “Vers une littérature qui va de soi”, pp. 107-113; “Une politique inventive”, pp. 115-122). L’attention porte sur l’époque cruciale (les années 1970-1990) de l’histoire de la Belgique, à savoir la constitution de l’État fédéral belge: les défis ayant lieu au niveau institutionnel sont efficacement mis en relation avec la notion de “Belgitude”, forgée par Claude JAVEAU et Pierre MERTENS, exprimant le phénomène des revendications d’une identité spécifique. C’est le moment où de véritables débats, comme le titre du présent volume nous le rappelle, se déclenchent entre les défenseurs du modèle hexagonal et les promoteurs d’une identité culturelle et littéraire belge, dont les différents auteurs et arguments sont passés en revue. La section conclusive est consacrée à l’émergence de la tendance constructive et positive de “Belgité” prônée par Ruggero CAMPAGNOLI. Elle consiste en l’acquisition de l’*ici* belge, ayant enfin dépassé tout complexe précédent et toute connotation négative, ainsi que “l’affirmation d’une littérature allant finalement de soi, ayant pleinement pris en charge et intégré les assises de son rapport à la réalité de l’*ici*” (p. 20).

José DOMINGUES DE ALMEIDA a le mérite d’aborder dans ce volume une question complexe dans une perspective pluridisciplinaire, où l’étude de la littérature et de son histoire s’enrichit de contenus culturels, sociologiques, philosophiques et politiques. Il dresse également un cadre théorique exhaustif sur la question, en explorant les réflexions élaborées, entre autres, par Paul ARON, Jacques DUBOIS, Damien GRAWEZ, avec une référence constante à Marc QUAGHEBEUR.

Maria Francesca BONADONNA

Michele MASTROIANNI, “*La Déchirure*” di Henry Bauchau. *Una rappresentazione della madre: allegoria dell’incontro e dell’elaborazione poetica*, Alessandria, Edizioni dell’Orso, 2013, 199 pp.

Cet ouvrage se configure comme “l’analisi stringente di un’opera. *La Déchirure*, del 1966, di cui [Mastroianni] studia con estrema minuzia e vigile attenzione la genesi, la struttura, il significato”, remarque Lionello SOZZI dans sa présentation (pp. 5-6: p. 5); le critique souligne aussi les différents plans sur lesquels porte l’enquête de MASTROIANNI, à savoir “discorso letterario, immaginario poetico, psicoanalisi ed elaborazione progressiva che partendo da due opere (*La Grande Muraille* e *Jean Amrouche ou La Déchirure*) tiene conto di quanto si legge nel *Journal*, per poi assestarsi nella stesura definitiva” (*Ibid.*).

Dans son “Introduction” (pp. 7-17), MASTROIANNI prend soin d’expliquer la signification de cette déchirure qui donne le titre à l’ouvrage: il s’agit d’une expérience existentielle que BAUCHAU explore dans son élaboration poétique des remémorations de son enfance, des liens familiaux, de la relation avec sa mère très malade et proche de la mort et des “remoti spazi temporali rivisti nella maturità, alla luce della psicanalisi” (p. 7). À travers l’écriture, BAUCHAU est à même d’exaucer le désir inconscient d’abandonner un passé douloureux, de dépasser un présent insatisfaisant pour plonger dans une dimension existentielle nouvelle, projetée vers l’avenir (cf. p. 10).

Le livre est structuré en trois chapitres. Dans le premier “Percorsi investigativi: elaborazione, tempo e narrazione” (pp. 19-90), MASTROIANNI éclaire les stratifications diégétiques plurielles et polyphoniques, pivotant autour de la figure de la mère, qui traduisent au niveau textuel le travail de récupération mémorielle que BAUCHAU expérimente pendant ses séances de psychanalyse avec Blanche REVERCHON JOUVE, au cours des années 50, constituant le noyau germinal de son élaboration poétique (cf. p. 12). À l’aide d’une investigation du point de vue structural, thématique et idéologique, MASTROIANNI illustre très clairement la complexité de construction de *La Déchirure*, où la mère s’avère le “locus di innervamento contenutistico” (p. 15). Le critique prend en considération chacune des six sections, et leurs sous-sections relatives; il en offre un ‘résumé raisonné’, pour permettre au lecteur de mieux comprendre l’analyse qu’il mène à partir de trois niveaux axiologiques-structuraux, à savoir le niveau de l’élaboration, le niveau herméneutique-philosophique

et enfin le niveau de la consolidation rédactionnelle de la publication du roman (cf. p. 65). Dans le deuxième chapitre “Ricostruzioni del passato. Confronti strutturali: intertestualità e ascendenze teologiche” (pp. 91-114), MASTROIANNI insiste sur le rôle incontournable de la psychanalyse dans le processus d’écriture de la part de BAUCHAU, consentant à ce dernier d’assouvir à la nécessité de restituer cette période de sa vie avec authenticité (cf. p. 93). MASTROIANNI rappelle ensuite la réponse de la critique littéraire au roman, en mettant en relief la difficulté à en saisir le sens profond et la “complessità testuale, rappresentativa di un mondo interiore e di un immaginario attraverso cui Bauchau decide di mettersi in gioco” (p. 96); il est ensuite question du travail délicat de dégager les phases de la genèse d’écriture de *La Déchirure*. MASTROIANNI prend soin aussi d’expliquer le recours à un lexique “dalle remote ascendenze teologiche e liturgiche” (p. 103), susceptible de montrer l’émersion de la mémoire involontaire, en connexion avec ce patrimoine spirituel acquis depuis son enfance auquel BAUCHAU reste lié, nonobstant sa prise de distance de l’Église. Le chapitre se conclut sur l’importance des rencontres de l’écrivain avec son ami Jean AMROUCHE, sur la confrontation entre différents passages textuels, tirés de versions successives de l’ouvrage *Jean Amrouche ou la Déchirure*. Dans le troisième chapitre “Intersezioni diegetiche e commistione di linguaggi” (pp. 115-133), MASTROIANNI analyse les intersections entre *La Grande Muraille* et le *Journal* dans l’élaboration de certains extraits de *La Déchirure*; le critique revient sur l’importance des liens familiaux et montre la continuité de cette thématique chez l’écrivain belge (de 2005 à 2010) par le biais de références à la nouvelle “Poupée” et au roman *Déluge*, en décelant ainsi un “processo di coincidenze ‘identitarie’ [che] passa attraverso momenti narrativi costruiti su simmetrie sintagmatiche e strutturali. Più precisamente si tratta di assi diegetici su cui si innestano ‘principi’ d’intertestualità” (p. 129). Ce jeu de parallélismes gravite notamment autour des figures de la mère et de la Sybille (c’est-à-dire de Blanche REVERCHON JOUVE, sa psychanalyste): “forme di vita del silenzio e figure femminili della discrezione, esse rinviano a una complessa simbologia poetica” (p. 131); la Sybille s’avère en effet le symbole de la psychanalyse et la mère celui de la vie récupérée, relue et revécue grâce à la psychanalyse (cf. p. 132). Nonobstant la finesse d’analyse tour à tour démontrée, MASTROIANNI se fait un modèle d’humilité (une qualité rare mais toujours très appréciable chez le critique littéraire), et termine le chapitre en refusant l’échouage de l’épistémologie interprétative aux argumentations qui se veulent définitives.

Le critique approfondit dans sa conclusion (pp. 135-144) les valeurs rattachées à la figure maternelle dans le contexte de la littérature française au XX^e siècle et chez BAUCHAU notamment. Il reprend ensuite de manière synthétique, mais toujours très claire, les éléments caractérisant la dynamique des éléments diégétiques, la complexité thématique, stylistique et structurale de l'œuvre analysée, la richesse parfois déroutante du système des images et des symboles: “*La Déchirure* è al contempo racconto, riflessione, teoria e giustificazione interpretativa, in prospettiva autoriale, della narrazione” (p. 138).

Suit en appendice (pp. 145-192) l'extrait de plusieurs textes de BAUCHAU ayant servi à répertorier les données figurant dans l'analyse du roman. Clôt le volume la bibliographie (pp. 195-199) des œuvres d'Henry BAUCHAU et des études critiques sur *La Déchirure*.

Force est de remarquer que Michele MASTROIANNI dans cet essai fait preuve encore une fois “di indubbio acume e di rara dottrina”, comme le souligne à très bon droit Lionello SOZZI (p. 6) dans sa présentation de ce bel ouvrage.

Francesca PARABOSCHI

Andreea GHEORGHIU (dir.), “Estitudes”, *Dialogues francophones*, n. 19, 2014

Cette livraison de *Dialogues francophones* est consacrée aux écrivains originaires des pays de l'Est Europe (en particulier de Roumanie et de Hongrie), ayant choisi le français comme langue d'écriture et “particip[ant] [ainsi] à la vaste mouvance francophone contemporaine” (“Avant-propos”, p. 5).

Jenő FARKAS dans “L'écrivain désOrienté ou les aspects de l'estitude (Dumitru Tsepeneag, Nancy Huston, Katalin Molnár)” (pp. 9-19) analyse certains traits stylistiques qu'il attribue à l'écrivain exilé, à savoir l'hésitation et l'ambiguïté de son écriture, la recherche de l'espace de l'entre-deux langues, de l'entre-deux cultures. Il fonde son étude sur trois romans de trois auteurs étrangers vivant en France: *Nord perdu* (1999) de la canadienne Nancy HUSTON, *Lamour Dieu* (1999) de la hongroise Katalin MOLNÁR (Kité MOÏ) et *Le Mot sablier* (1984) du roumain Dumitru TSEPENEAG. Mariana IONESCU dans “De l'endu-

rance à la résilience: les romans de Felicia Mihali” (pp. 21-31) étudie “l'impossibilité ontologique du bonheur” (p. 21) dans les œuvres de cette écrivaine hongroise vivant au Québec. Le critique, en ayant recours aux théories de Boris CYRULNIK, se concentre sur *Le pays du fromage* (2002) et *Confessions pour un ordinateur* (2009) de MIHALI, pour montrer comment “les fractures identitaires des protagonistes, aggravées par les fractures socio-historiques survenues au cours de la grande Histoire se révèlent sur chacune des couches d’une écriture palimpseste qui brouille délibérément les frontières entre fiction et réalité” (p. 22). Le troisième et le quatrième essai sont consacrés à l’auteur dramatique roumain Matěj VISNIEC; Georgiana LUNGU-BADEA dans “Osons ôter les masques! Un théâtre, une visée immédiate, une visée suggérée – qu’est-ce qui nous trouble?” (pp. 33-45) analyse les thématiques de la mort et de l’aliénation qui sont au centre des pièces de l’écrivain; elle étudie aussi les techniques stylistiques de réécriture, en parvenant ainsi à démontrer que la densité sémantique et la portée philosophique du théâtre de VISNIEC ne sont minimalistes qu’en apparence. Antonio RINALDIS dans “La désespérance comme chiffre de la résistance dans le théâtre de Matěj Visniec” (pp. 47-58) traite à son tour le thème du désespoir, dont l’écrivain se sert afin de mieux signifier l’impossibilité “pour l’Ego d’être lui-même, de pouvoir être authentique” (p. 47). À travers des références à KIERKEGAARD, SARTRE et HEIDEGGER, RINALDIS montre que dans le cadre du pessimisme absolu qui caractérise l’œuvre de l’auteur roumain, le “Langage [quoique] affaibli par la fonction de communication et réduit à son pur, [se révèle] capable pourtant de briser le lourd silence qui suit la mort de l’homme” (p. 56). Bernadette DESORBAY dans “Représentation du refoulement de l’inceste: l’(anti)Œdipe dans l’œuvre d’Agota Kristof” (pp. 59-77) étudie la récurrence du thème de l’inceste, s’avérant souvent l’objet de refoulement de la part des personnages, et montre les limites des approches critiques de la schizo-analyse: en effet, “les textes et entretiens ultérieurs de Kristof permettent aujourd’hui de redimensionner la thèse schizoïde” (p. 75) qui a été longtemps réputée être à la base de l’écriture de l’écrivaine hongroise Agota KRISTOF. Dans “De la linéarité énumérative à la configuration descriptive: les discours littéraires des écrivains roumains d’expression française” (pp. 79-92), Cecilia CONDEI s’interroge sur la place et l’importance des séquences descriptives dans la narrative roumaine de langue française. En particulier, elle mène son discours critique, en proposant deux systèmes de différenciation qui la conduisent à adopter deux perspectives principales: la perspective discursive (pivotant autour de l’expression du point de vue

et de l'aspect photographique) et la perspective textuelle (se basant sur l'ancrage, l'affectation et la reformulation).

Après cette section d'études littéraires, la revue propose en outre trois entretiens (avec Felicia MIHALI, Geneviève DAMAS et Gaëtan BRULOTTE), s'enrichit de deux traductions inédites (des extraits d'œuvres de Felicia MIHALI et d'Adam BIRO) et se conclut enfin avec un nombre assez important de comptes rendus d'ouvrages critiques récents, concernant la littérature roumaine et autres francophonies.

Francesca PARABOSCHI

Viceversa littérature. Revue suisse d'échanges littéraires, n. 5, 2011

Le n. 5 de la revue *Viceversa* offre un regard sur le panorama actuel de la littérature suisse, caractérisée par le multilinguisme.

La première partie du volume (pp. 8-153) est consacrée à six écrivains de langue, âge et genre littéraire différents. Par le biais d'un inédit, le lecteur est introduit dans l'univers de chaque auteur, ce qui lui permettra de se familiariser avec le style, les thématiques abordées et le rapport à l'écriture de chacune de ces personnalités, grâce entre autres à des interviews.

En ce qui concerne la production contemporaine en langue française, un regard intelligent et critique est porté sur la société et l'être humain par l'écrivain francophone Gaston CHERPILLOD, esprit ferme, sans doute dérangeant, qui s'exprime dans un style puissant et créatif, dans un langage cultivé et poétique. L'œuvre de CHERPILLOD se révèle être le fruit d'un engagement précis de l'auteur contre l'injustice. On est en effet affronté à un univers de mots qui agissent et frappent, comme le souligne Antonio RODRIGUEZ, qui lui rend hommage avec un écrit et un poème.

Parsemée d'éléments biographiques, l'œuvre de Catherine SAFONOFF, présentée aux pages 114-131, tourne autour du thème de la quête identitaire. Du journal à l'épistolaire, ses histoires à la première personne cherchent à atteindre une connaissance plus profonde de l'univers humain et des liens existant entre les individus. Il s'agit d'une quête interminable, puisque l'identité échappe à tout enfermement rigide. L'instabilité des genres pratiqués par l'auteure traduirait alors la nature insaisissable, changeante, voire instable des êtres humains. Néanmoins, l'écriture de SAFONOFF dévoile toute sa

puissance en tant que moyen de prendre de la distance par rapport à la réalité et d'élaborer les expériences les plus douloureuses.

D'autres auteurs méritent d'être cités à l'intérieur du panorama suisse contemporain, mais puisqu'ils publient en langues différentes du français, nous ne citerons ici que leurs noms: Angelika OVERATH, Claudia QUADRI, Ernst BURREN, Catherine SAFONOFF, Giorgio ORELLI.

Dans la section intitulée "Carte blanche aux traducteurs" (pp.154-180), sont enfin présentés des textes poétiques de provenances diverses: on passe de la poésie arménienne de Mariné PÉTROSSIAN, à la lyrique américaine de Galway KINNELL et Robert FROST, pour arriver enfin à la poésie brésilienne de Eustáquio GORGONE DE OLIVEIRA.

La troisième partie de ce numéro de *Viceversa* présente enfin quatre récits inédits (pp. 183-209), dont le deuxième est rédigé par l'auteur francophone Philippe RAMY. Le texte de celui-ci (pp. 189-192) évoque les souvenirs d'enfance d'un jeune chez ses grands-parents, avec un renvoi constant au sens de l'ouïe.

La liste des nouveautés recensées, divisées par langue, dans les sections: "Revue des parutions" (pp. 211-263), "Chronique de l'année littéraire 2010" (pp. 264-271) et "Livres des écrivains suisses traduits en français" (pp. 272-281) concluent enfin ce numéro de *Viceversa*.

Barbara BARBIER

Viceversa littérature. Revue suisse d'échanges littéraires, n. 6, 2012

Dirigé par Marion ROSSELET, ce numéro de la revue d'échanges littéraires *Viceversa* souhaite principalement faire connaître les aspects multiformes de la littérature suisse. C'est dans cette optique que la section "Dossiers écrivains" (pp. 10-164) – la première et aussi la plus ample des cinq sections qui composent le volume –, se propose de jeter une nouvelle lumière sur la littérature suisse, tout en traçant le profil de six auteurs contemporains, très différents l'un de l'autre, aussi bien au niveau littéraire qu'au niveau linguistique. Chaque fiche se compose d'une brève présentation de l'écrivain pris en examen, accompagnée d'un entretien personnel, et enfin d'une petite biobibliographie qui le concerne. On peut repérer de même quelques extraits inédits,



dûment traduits en français quand il en est besoin, qui ne font qu'enrichir les pages consacrées aux auteurs.

Il convient de préciser que l'intérêt de notre revue étant centré sur les littératures d'expression française, nous rendons compte ici uniquement des auteurs francophones et des œuvres rédigées en langue française.

En particulier, dans la section réservée à Yvette Z'GRAGGEN (pp. 42-61), Isabelle RÜF tente de résumer le parcours existentiel de cette écrivaine nonagénaire, pour laquelle l'écriture a représenté et représente encore de nos jours un moyen de prolonger, de décupler sa vie, malgré la caducité du corps.

La sixième et dernière section du présent numéro de *Viceversa* s'intéresse à l'œuvre théâtrale de Jacques ROMAN (pp. 146-164), dans laquelle la parole atteint, à travers la dimension corporelle, une nouvelle puissance expressive.

Enfin, dans la section "Inédits" (pp. 228-267), on peut apprécier l'extrait *Nuit d'émeute sur la piste* (pp. 228-241) de Marcel MIRACLE, ainsi que d'autres textes rédigés en allemand et en italien.

Le volume s'achève sur un bilan général, mais non exhaustif, de l'année littéraire 2011, divisé dans les trois parties suivantes: "Revue des parutions 2011" (pp. 269-300), "Livres d'auteurs de Suisse traduits en français en 2011" (p. 301) et "Chronique de l'année littéraire 2011" (pp. 302-311).

Vidoolah MOOTOOSAMY

Viceversa littérature. Revue suisse d'échanges littéraires, n. 7, 2013

Poussée par un désir d'explorer de nouveaux horizons culturels, cette livraison de la revue *Viceversa* offre une lecture composite, mais très soignée, de la littérature suisse contemporaine, en présentant, dans les cinq différentes sections qui la forment, quelques personnalités du panorama littéraire suisse. En particulier, dans la première partie du volume, "Dossiers écrivains" (pp. 10-201), la rédaction a voulu approfondir la vie et l'œuvre de sept auteurs en nous livrant, outre leurs portraits, un entretien avec chacun d'eux. De même, on peut repérer quelques poèmes, textes ou extraits inédits que chaque écrivain a choisi généreusement de partager avec le public.

Centré sur la figure d'Anne PERRIER, le premier dossier (soigné par Françoise DELORME, pp. 10-43) est tout d'abord une



tentative de saisir les images privilégiées par cette poétesse qui, poussée par des sentiments contradictoires – autant par la douleur que par la joie –, chante depuis une soixantaine d’années son besoin de vivre. On y trouve également des poèmes composés par Sylvaine DUPUIS, Alberto NESSI et Lisa ELSÄSSER, qui ont voulu, chacun à sa façon, rendre hommage à cette écrivaine, Grand prix national de la poésie en 2012.

Après avoir traité des auteurs suisses de langue italienne et allemande, tels que Händl KLAUS, Paolo DI STEFANO et Monique SCHWITTER, Leta SEMADENI, le cinquième dossier (pp. 116-141) offre une synthèse de l’activité artistique d’Étienne BARILIER, traducteur, essayiste et surtout romancier francophone, qui à travers les mots tente de reproduire une musique harmonieuse, une musique capable d’accorder les différentes voix sociales, qui se trouvent souvent en contraste les unes avec les autres.

Dans la section “Inédits” (pp. 261-289) de ce septième numéro de *Viceversa* sont présentés deux récits inédits en langue française: *Barbe-Bleue* et *Coup de pouce* de Noëlle REVAZ (pp. 263-271).

Enfin, comme d’habitude, le volume se clôt avec la rubrique “Année littéraire 2012” (pp. 290-333), qui présente une sélection des revues parues en 2012, une liste des livres d’auteurs suisses qui ont été traduits en français et une brève chronique concernant les événements littéraires saillants au cours de l’année en question.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Hervé GUYADER (dir.), *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, Genève, Zoé, 2010, 260 pp.

Consacré à l’écrivain-voyageur suisse Nicolas BOUVIER (1929-1998), ce volume est le prolongement d’un colloque international organisé à l’Université de Brest en avril 2008. Dans la préface “Espace et écriture” (pp. 5-9), Hervé GUYADER explique la nécessité de revenir à l’écriture de BOUVIER – une écriture étroitement liée à l’expérience du voyage – comme un “usage du monde” (p. 5), c’est-à-dire comme un moyen, non seulement de découverte du monde, mais aussi de partage culturel et d’ouverture aux autres.

La première des quatre parties dans lesquelles le livre est divisé, “La vie était si égarante et bonne” (pp. 14-78), regroupe cinq articles centrés sur l’influence que les récits de voyage de BOUVIER ont exercé sur quelques lecteurs. Dans “Musique et photographie chez Nicolas Bouvier: le pouvoir de deux écritures ou le rêve de



l'androgynie" (pp. 15-32), Dominique RYBAKOV tente de saisir, à l'aide de quelques photos, les formes, les atmosphères et les portraits musicaux perceptibles dans l'œuvre photographique de BOUVIER, tout en soulignant la synthèse paradoxale que l'auteur réalise entre la mobilité de la musique et l'immobilité de la photographie. De son côté, le marcheur Jean-Yves GUÉGUÉNIAT ("Habiter le monde en marcheur", pp. 33-47), inspiré par le récit *L'Usage du monde*, nous raconte à sa fois, en instaurant une sorte de dialogue avec l'œuvre phare de BOUVIER, le voyage qu'il a accompli en suivant l'antique route de la Soie, à la tête d'une caravane de chameaux. Pareillement, Ingrid THOBOIS, dans "En voyage sur la route de *L'Usage du monde*, *Le Poisson-Scorpion*, *Le Dehors et le Dedans*, ou l'illusion d'un passage *derrière le miroir*" (pp. 49-54), nous explique sa rencontre cruciale avec l'œuvre de BOUVIER – d'où sa décision de voyager pendant un an sur les routes tracées par l'auteur dans les récits *L'Usage du monde*, *Le Poisson-Scorpion* et *Le Dehors et le Dedans* – et son approche à l'écriture comme forme de préservation de cette expérience de voyage.

Dans "*L'Usure du monde: un an en famille et en images sur les routes de L'Usage du monde*" (pp. 55-62), le photographe Frédéric LECLoux parle de son reportage photographique *L'Usure du monde*, qui documente son expérience de voyage en voiture, de la Suisse jusqu'en Afghanistan, accompli avec sa famille, en suivant la voie parcourue par BOUVIER dans *L'Usage du monde*. L'article de David LE BRETON "Cheminer avec Nicolas Bouvier ou le voyage comme un art des sens" (pp. 63-78), de caractère plus spécifiquement littéraire, analyse le rôle dominant des cinq sens utilisés par BOUVIER pour écrire ses récits de voyage.

La deuxième partie de cette livraison, "Tous les corbeaux du Hokkaido parlent latin" (pp. 79-122), s'intéresse en particulier à l'expérience de BOUVIER au Japon. En ouvrant cette section, Olivier HAMBURSIN propose une "Etude comparée des premières pages de *Journal d'Aran et d'autres lieux* et de *Chronique japonaise*" (pp. 81-90) et met en relief les ressemblances thématiques, techniques et structurelles entre ces deux textes, qui reflètent la vision du monde de BOUVIER. Par contre Aline BERGÉ-JOONE-KINDT, dans "*Le Vide et le Plein* ou le Japon dans les plis" (pp. 91-101), essaye de repérer les sources majeures utilisées pour éditer en 2004 le texte *Le Vide et le Plein*, œuvre posthume de l'écrivain suisse qui rassemble plusieurs carnets de voyage et livres concernant ses séjours, ses impressions et ses expériences au Japon. Les deux derniers articles de cette section mettent en relation les textes de BOUVIER avec la littérature japonaise: Alain KERVERN établit une étude comparative entre deux poètes voyageurs japonais du passé (BASHÔ et SAÏGYÔ) et notre auteur, en soulignant leur influence spi-



rituelle sur ce dernier (“Nicolas Bouvier entre deux manières de vivre l'impermanence du monde: Bashô et Saigyô”, pp. 103-112), tandis que Aki TAGUCHI, dans “Nicolas Bouvier ou le besoin littéraire. Autour de la traduction de Bashô” (pp. 113-122), explique l'évolution esthétique que l'écriture de BOUVIER a subie, suite à la lecture et à l'exercice de traduction des poèmes de BASHÔ.

Consacrée à la pratique de l'écriture, la troisième section “La laine des mots aimés” (pp. 123-198), s'ouvre par l'article de Doris JAKUBEC, “Nicolas Bouvier et la poésie: coudre le cuir du langage” (pp. 125-141), qui s'occupe des caractéristiques principales de l'écriture poétique de BOUVIER; en particulier l'attention est focalisée sur le travail de variation auquel l'auteur s'abandonne, à la recherche de l'expression et du mot juste. À suivre, Anne Marie JATON, dans “L'usage du moi, l'usage des autres” (pp. 143-153), analyse la position du *je* dans l'œuvre de BOUVIER, un *je* qui, en se livrant à l'exploration du monde, nous permet de découvrir et de pénétrer, avec de nouveaux territoires géographiques, l'essence, l'âme de notre auteur suisse.

Daniel MAGGETTI et Stéphane PÉTERMANN, dans “De la lettre au récit: la stylisation du voyage dans *Le Poisson-Scorpion*” (pp. 155-166), entament une étude comparative entre les lettres familières adressées par BOUVIER à son ami Thierry VERNET pendant son séjour à Ceylan et quelques passages du récit de voyage *Le Poisson-Scorpion*, dans le but de révéler la capacité de l'auteur de réélaborer littérairement, dans un style proche du conte symbolique, les mêmes événements décrits dans les lettres. Nadine LAPORTE (“L'usage du monde, l'usage des livres”, pp. 167-183), passe en revue quelques pages introductives de l'œuvre de BOUVIER, souvent conçues par l'auteur comme un espace d'ouverture et de dialogue avec d'autres livres, d'autres histoires et d'autres mythes. Enfin, Hervé GUYANER, “L'écriture de la souffrance, ou la pratique d'une ascèse spontanée”, pp. 185-198) s'intéresse au parcours littéraire de BOUVIER, à sa douloureuse lutte avec la page blanche et avec la langue pour parvenir, à travers l'écriture, à une véritable évolution physique et spirituelle.

La quatrième et dernière section de ce volume (“Il reste quelque chose à dire”, pp. 199-258), ne fait que réunir des propositions hétérogènes (portraits, articles, ou hommages) concernant notre auteur. Jean MOHR inaugure la section et présente six “Portraits photographiques” (pp. 201-208) de son ami BOUVIER, tandis que les deux parties suivantes proposent à nouveaux deux articles parus dans la presse française des écrivains Jacques LACARRIÈRE (“Nicolas Bouvier et les chants du monde”, pp. 209-212) et Gilles LAPOUGE (“Les routes de Nicolas Bouvier”, pp. 213-221). Ces deux auteurs tracent, chacun à sa façon, le profil biobibliographique de leur collègue, en se concentrant surtout sur les voyages accomplis par ce dernier. De son côté, François LAUT considère, dans “La



naissance de l'écrivain" (pp. 223-229), le voyage comme facteur déclenchant de la pratique de l'écriture de la part de BOUVIER; quant à l'écrivain Jean-Pierre SPILMONT, dans "Une épiphanie" (pp. 231-234), il repense à sa rencontre avec l'auteur suisse en 1993. Les deux interventions conclusives sont respectivement un hommage poétique de Michel BUTOR – "Stèle pour Nicolas Bouvier" (pp. 235-238), dédié à Éliane BOUVIER, la femme de notre auteur –, et un article commémoratif de Jean STAROBINSKI qui parle dans "Réponses à des questions" (pp. 239-246), de ses liens avec son élève et ami BOUVIER et de leur collaboration au fil des années; collaboration qui aboutira, après la mort de notre auteur, à la publication de l'œuvre *Le corps, miroir du monde: voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier* (2000).

Vidoolah MOOTOOSAMY

Omar BORETTAZ, Anna GALLIANO, Joseph-Gabriel RIVOLIN, Gabriella VERNETTO, Barbara WAHL, *Correspondances. Auteurs valdôtains et textes français en écho*, Saint-Christophe-Aoste, Typographie Duc, 2013, 255 pp.

Ce volume, issu d'un projet de l'Assessorat de l'Éducation du Val d'Aoste qui vise à promouvoir la connaissance de la littérature et de la culture valdôtaines, est une anthologie de textes que les auteurs ont conçue essentiellement pour les lycées ("Préface", p. 7), mais qui peut également être utilisée dans les milieux universitaires.

Dans la "Préface", il est question du sous-titre de l'ouvrage, *Auteurs valdôtains et textes français en écho*. Il s'agit, en effet, d'une "confrontation autour des thèmes littéraires universels, d'invitation au voyage, à la découverte des correspondances, des échos qui lient ces textes" (p. 7). En effet, le choix des textes valdôtains "a été guidé avant tout par les possibilités qu'ils offrent de se croiser avec d'autres écrits d'auteurs de langue française, au fil des thèmes, des siècles ou des problèmes affrontés" ("Notes méthodologiques", p. 10). Le deuxième point exposé dans ces "Notes méthodologiques" concerne les activités proposées à la fin de chaque texte valdôtain, qui créent une relation avec les textes français: des propositions de lecture et de réécritures, des liens internet pour approfondir un certain thème, des travaux de groupe et d'autres exercices qui "incitent les élèves à développer leur créativité" (p. 10).



Après une “Introduction” qui décrit le contexte littéraire valdôtain des origines jusqu’à la première moitié du XX^e siècle (pp. 13-15), l’ouvrage se compose de six parties, respectivement consacrées au Moyen Âge, aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles. Pour chaque siècle, les auteurs proposent une petite introduction théorique, une explication du texte suivie du texte lui-même et des textes français en écho, accompagnés des activités qui ont le but de mettre en relation le texte valdôtain et le texte français.

Le chapitre consacré au Moyen Âge (pp. 17-42) analyse, d’abord, le rôle du latin dans la formation de la littérature du Val d’Aoste et la naissance des dialectes franco-provençaux, pour présenter ensuite un panorama de la production en latin et en français de cette période. Les textes valdôtains qui y sont analysés portent sur des œuvres liées au milieu aristocratique comme les proverbes du Château de Fénis, *La Chastelaine de Vergy* et la *Chronique de la Maison de Challant* de Pierre DE BOIS, mais il y a aussi un exemple de théâtre religieux, le *Mystère de Saint Bernard de Menthon*. Parmi les textes en français en écho, nous rappelons le passage du *Roman de Tristan et Iseut* de Joseph BÉDIER, dont il s’agit d’étudier, dans les activités, les points en commun avec *La Chastelaine de Vergy*.

Le chapitre suivant (pp. 45-52) concerne le XVI^e siècle, époque où, au Val d’Aoste, le français devient la langue officielle. Un seul texte valdôtain est présenté: il s’agit du *Coutumier*, un ensemble d’articles concernant les coutumes à suivre par les valdôtains. Le texte français n’est pas proposé pour la lecture, mais il est mentionné dans la section des activités (“Recherche”, p. 52).

Le XVII^e et le XVIII^e siècles sont étudiés dans le troisième (pp. 55-65) et le quatrième chapitre (pp. 67-80). Peu de pages sont consacrées à ces deux périodes, mais les textes choisis en montrent bien les caractéristiques. Pour le XVII^e siècle, dont l’introduction explique le concept d’intramontanisme et l’exigence d’une séparation de la Savoie et du Piémont, les auteurs ont choisi des textes d’Albert-Philibert BAILLY et de Jean-Claude MOCHET, qui ont écrit respectivement des sermons et un ouvrage historique, *Profil historial et diagraphique de l’antique cité d’Aouste*, dont un passage sur la vie d’ÉMERIC, évêque d’Aoste, est comparé à celui tiré de l’*Histoire de Saint Louis* de l’historien français JOINVILLE (pp. 63-65). C’est encore l’histoire qui est évoquée dans le chapitre sur le XVIII^e siècle avec un extrait sur le tribunal de l’Inquisition tiré de l’œuvre *Historique de la Vallée d’Aoste*, de Jean-Baptiste DE TILLIER, qui est mis en écho avec un morceau du *Dictionnaire philosophique* de VOLTAIRE concernant le thème du fanatisme (pp. 70-72). En outre, le désir d’autonomie du Val d’Aoste est bien représenté dans ce chapitre



par un texte de Jean CHRISTILLIN, auteur qui a été “influencé par les idées de Montesquieu” (p. 74).

La partie la plus considérable de cette anthologie est consacrée au XIX^e siècle (pp. 83-146) et à la première moitié du XX^e siècle (pp. 149-233). Le XIX^e siècle est présenté comme le siècle où la langue italienne a vu son essor, notamment à partir de 1860, quand le Val d’Aoste devient partie du Royaume d’Italie. C’est en ce moment que “la question linguistique est souvent l’objet d’un débat politique” (p. 86) et les auteurs ont inséré quelques paragraphes sur “la question de la langue” (pp. 86-87) pour expliquer la situation valdôtaine. Des textes poétiques, narratifs et philosophiques sont présentés dans ce chapitre: des poésies de Ferdinand BOCHET, Léon-Clément GÉRARD, Candide RÉAN et Anselme PERRET; quelques passages en prose de Ferdinand FENOIL, écrivain très célèbre pour son recueil de légendes, *Ça et là – Souvenirs valdôtains*, et des morceaux de l’œuvre de l’avocat Jean-Baptiste GAL, *L’homme individuel et social*. En outre, pour montrer le côté touristique de la région, on propose des textes d’Amé GORRET, qui est classé parmi les auteurs de la ‘littérature alpine’, littérature “à mi-chemin entre le récit de voyage ou d’aventure, la description géographique, le traité scientifique, l’essai ethnographique et historique” (p. 93). Quant à la première moitié du XX^e siècle, après une introduction qui se compose de sous-chapitres divisés par genres (“La poésie”, “Le genre narratif”, “L’historiographie et l’érudition”, “La philosophie et les sciences”, “La pensée politique” et “Le journalisme”), on présente plusieurs auteurs qui ont marqué l’histoire littéraire valdôtaine. Il s’agit, par exemple, des poètes aux nuances romantiques comme SŒUR SCHOLASTIQUE ou bien de Léon-Marius MANZETTI, influencé par les symbolistes français. Une partie considérable est consacrée aux auteurs de contes, légendes et nouvelles comme Marie-Joséphine DUC-TEPPEX ou Jean-Jacques CHRISTILLIN et aux écritures politiques, qui prônent l’autonomie de la région. L’historiographie est représentée par des passages de Frédéric CHABOD et de Joseph-Marie HENRY. On évoque aussi des romans d’Auguste PETIGAT, de Tancredi TIBALDI et de Léon-Marius MANZETTI. Les activités proposées pour la lecture des textes sont très riches avec des références, entre autres, aux textes de Jean GIONO, RABELAIS et MALLARMÉ.

Ce volume, qui se termine par des “Annexes” (pp. 235-243), concernant le *Chansonnier valdôtain*, un “Index thématique” (pp. 245-253), des “Crédits photographiques” et une bibliographie sélective (pp. 254-255), offre un moyen d’approche efficace pour l’étude de la littérature valdôtaine, souvent peu connue par les chercheurs en littérature d’expression française, et intègre les histoires de la littérature valdôtaine publiées par Lin COLLIARD



et Rosanna GORRIS². Il est également disponible une version numérique du volume, qui permet une diffusion plus rapide dans les écoles et les universités (<http://www.mpf.scuole.vda.it/images/fiches/correspondance.pdf>).

Letizia MAFALE

Processi per fede e sortilegi nella Valle d'Aosta del Quattrocento, Introduzione, edizione e traduzione di Silvia BERTOLIN, prefazione di Grado Giovanni MERLO, Aosta, Tipografia Valdostana ("Académie Saint-Anselme d'Aoste. Écrits d'histoire de littérature et d'art", n. 12), 2012, 624 pp.

Ce volume fait suite à une autre importante étude de Silvia BERTOLIN et Ezio Emerico GERBORE (*La stregoneria nella Valle d'Aosta medievale*, Quart, Musumeci, 2003), dont il constitue le riche complément documentaire. Les douze procès inédits transcrits et traduits ici ont été découverts dans les Archives de l'Évêché d'Aoste et couvrent un arc temporel qui va de 1446 à 1449; sauf dans un cas, les enquêtes concernent des femmes, accusées d'avoir participé au sabbat, d'avoir jeté des *maleficia* sur des hommes ou des animaux, et de connaître des *prebentationes*, formules magiques récitées en concomitance avec l'administration d'herbes, considérées comme des rites maléfiques. D'un intérêt particulier est la reconstruction des figures d'inquisiteurs, tel que le franciscain Bernardo TREMESII. Dans l'introduction, courte mais dense (pp. 9-26), Silvia BERTOLIN rappelle les données historiques relatives à l'activité de l'Inquisition en Vallée d'Aoste et présente les phases qui caractérisent le déroulement des procès; tout en soulignant quelques spécificités locales, elle relève une certaine uniformité dans la procédure, par rapport aux actes édités auparavant. L'historienne fournit enfin une synthèse de chaque procès. L'édition proprement dite (textes latins et traduction italienne en regard) occupe presque six cents pages (pp. 27-621). Un glossaire essentiel complète le volume.

Cet ouvrage, comme Giovanni Grado MERLO le souligne dans la "Préface" (pp. 5-8), apporte une contribution fondamentale pour aborder le problème de la sorcellerie de la fin du Moyen Âge dans l'arc alpin nord-occidental.

Battista BECCARIA

² Cf. Lin COLLIARD, *La culture valdôtaine au cours des siècles*, Aoste, I.T.L.A., 1976; Rosanna GORRIS, *La littérature valdôtaine au fil de l'histoire*, Aoste, Imprimerie valdôtaine, 1993.

Claudia ESPOSITO, Edwige TAMALET TALBAYEV et Hakim ABDERREZAK (dir.), "Le Maghreb méditerranéen: littératures et plurilinguisme", *Expressions Maghrébines*, vol. 11, n. 2, hiver 2012

1 Cf. Josefina BUENO ALONSO, "Hispanisme et catalanité: enjeux méthodologiques et littéraires d'un transnationalisme maghrébin" (pp. 27-44); Maribel PEÑALVER VICEA, "Hospitalité poétique et altérité dans la littérature hispano-maghrébine: une schizophrénie réparatrice de la langue étrangère" (pp. 45-62); Sabrina BRANCATO, "Burning heaven: Southern Europe in Maghrebi migration narratives" (pp. 63-73); Daniele COMBERIATI, "Writing from an 'in-between land': Algerian authors writing in Italian" (pp. 75-88); Alessandra DI MAIO, "Salah Methnani's Immigrato: Portrait of a migrant as a young man" (pp. 89-106); Mohamed SIBARI, "Los golfos" (pp. 159-162), récit traduit en français ("Les voyous", pp. 163-166). La contribution méthodologique d'Edwige TAMALET TALBAYEV, "The languages of translocality: What plurilingualism means in a Maghrebi context" (pp. 9-25), précède les articles cités.

Cette livraison de la revue *Expressions Maghrébines* est consacrée à la production littéraire de la diaspora maghrébine du XX^e et XXI^e siècles s'exprimant en particulier dans d'autres langues que le français ou l'arabe, dans le but de souligner la dimension plurilingue de cette littérature, au-delà de toute interprétation binaire. La littérature hispano-maghrébine et la production maghrébine de langue italienne représentent donc l'objet principal des articles de plusieurs critiques, tandis que d'autres analysent le plurilinguisme qui caractérise certains textes francophones¹.

Marie-Therese ELLIS-HOUSE aborde par exemple la question du plurilinguisme et de l'hybridité qualifiant la revue *Forge: cahier d'études littéraires*, fondée en Algérie dans les années 40 par Emmanuel ROBLÈS. Dans "Hybridity as dissent from imperialism in the colonial periodical *Forge*" (pp. 107-124), elle passe en revue les stratégies qui font de cette publication un recueil de textes à caractère cosmopolite: de la présence de poèmes en arabe jusqu'à l'attention portée à la production culturelle orale, *Forge* "exhibits innovative devices to resist assimilation of lesser empowered languages and to research in them a richer literary or intellectual expression" (p. 122).

Robert J. WATSON poursuit le chemin ouvert par ELLIS-HOUSE en se consacrant spécifiquement aux récits autobiographiques de quelques Juifs maghrébins. Dans "Echoes of Mediterranean plurilingualism in contemporary francophone Maghrebi Jewish

littérature: Tunis, Alexandria, Casablanca” (pp. 125-144), il analyse les autobiographies tunisiennes d’Albert NACCACHE, Maya NAHUM, Colette FELLOUS et André NAHUM, pour passer ensuite à l’Égyptien Victor TEBOUL et pour terminer avec Bob Oré ABITBOL et Salomon BENBARUK de Casablanca. Cette étude lui permet de mettre en relief le plurilinguisme caractérisant l’écriture judéo-maghrébine, grâce à laquelle “Mediterranean voices can still be heard, speaking in their own and the other’s language(s), even in most ‘French’ text” (p. 141).

Colette FELLOUS, écrivaine juive tunisienne déjà citée par WATSON, est la protagoniste de l’entretien accordé par correspondance à Samia KASSAB-CHARFI en 2009 (pp. 145-157). L’interview porte sur plusieurs questions chères à FELLOUS et qu’elle aborde dans ses œuvres, telles que la question identitaire et linguistique, le rapport de sa littérature avec l’art et le cinéma, le rôle de la littérature en tant que seul moyen pour tout reconstituer. “C’est précisément ce rôle de la littérature, lieu ouvert à toutes les possibilités, espace d’indépendance et d’ambivalence et qui ne cesse de soulever des questions, que nous souhaitons souligner dans ce dossier” tient à préciser Claudia ESPOSITO dans la présentation de l’entretien (p. 6).

La conclusion d’Hakim ABDERRAZAK, “Des développements récents des littératures maghrébines en langues méditerranéennes autres” (pp. 167-174), revient sur l’importance d’un corpus de littératures maghrébines en langues méditerranéennes autres que l’arabe et le français et qu’il qualifie, avec un point d’interrogation final, de “littératures de l’intégration à l’épreuve de l’Europe de demain” (p. 173).

Dans la section “Varia”, nous signalons enfin l’étude de Lila IBRAHIM-LAMROUS (“*Mon père, ce harki* de Dalila Kerchouche: Une posture testimoniale ambiguë pour dire la guerre d’Algérie”, pp. 177-191) consacrée au roman de Dalila KERCHOUCHE, *Mon père, ce harki* (2003) et à son inscription dans la littérature récente produite par cette communauté.

Elisabetta BEVILACQUA

Alec G. HARGREAVES (dir.), “Traversées franco-maghrébines”, *Expressions Maghrébines*, vol. 12, n. 2, hiver 2013

Ce numéro de la revue *Expressions Maghrébines* regroupe une sélection des communications présentées lors du colloque international “Brassages franco-maghrébins” à la Florida State University en novembre 2011. Dans l’“Introduction” (pp. 1-5), Alec G. HARGREAVES offre un aperçu des contributions du volume, liées par la volonté d’enquêter sur les enjeux des relations franco-maghrébines en explorant les “lignes de fracture et [...] la façon dont elles peuvent être traversées” (p. 1). Les Juifs sépharades d’Algérie, les Harkis, les Pieds-noirs, la figure du métis constituent entre autres l’objet des productions littéraires maghrébines contemporaines ici analysées.

Ieme VAN DER POEL, dans “Recycler l’orientalisme: *Le Chat du rabbin* de Joann Sfar” (pp. 7-21), étudie la composante orientaliste à l’intérieur de la bande dessinée *Le chat du rabbin* de Joann SFAR, parue en cinq albums en 2011. Français d’origine juive sépharade, SFAR est également le réalisateur du film éponyme en 3D, sorti au cinéma dans la même année. Avant d’aborder “le sujet d’un orientalisme pluriel et dialectique” (p. 10), le critique tient à souligner la spécificité du genre choisi par l’écrivain (la bande dessinée ou le roman graphique) et à rappeler que SFAR est avant tout un artiste franco-français qui ne connaît pas directement l’Algérie mais qui a choisi de la représenter dans son œuvre. VAN DER POEL analyse les clichés orientalistes que l’auteur recycle “par l’intermédiaire d’un chat critique postcolonial, post-darwinien et féministe” (p. 19) qui lui permet de déconstruire “la mémoire collective française qui concerne l’Algérie” (*Ibid.*) dans sa dimension plurielle et composite. La représentation de la coexistence entre les différentes communautés algériennes joue un rôle de premier plan dans un texte qui a recours à l’ironie et à l’humour afin d’offrir “une alternative au discours post-colonial qui en France aujourd’hui a encore trop souvent tendance à osciller entre deux tentations contraires: la ‘nostalgérie’ et l’autoaccusation” (p. 20).

Les deux articles qui suivent portent sur des textes littéraires qui abordent l’histoire des Harkis et de leurs enfants. Dans “Les Enfants de l’ombre. Dalila Kerchouche, *Leïla: Avoir 17 ans dans un camp de harkis*” (pp. 23-38), Jimia BOUTOUBA présente le dernier roman de Dalila KERCHOUCHE, journaliste et écrivaine issue d’une famille de Harkis. En s’inspirant de sa vie familiale, l’écrivaine “s’attelle à la lourde tâche de recréer une expérience

humaine d'autant plus douloureuse et difficile à dire qu'elle est pétrie dans la violence, la honte, le mépris et le silence" (pp. 23-24). Jimia BOUTOUBA rappelle le contexte historique qui a amené à la relégation des Harkis dans le territoire français, pour souligner ensuite les enjeux du conflit mémoriel déclenché par la prise de parole des protagonistes et de leurs enfants: "Algériens, Français de la métropole, rapatriés pieds-noirs et descendants de Harkis sortent du silence mais pour s'armer chacun de mémoires diverses et les confronter sur la scène nationale et politique" (p. 26). Parmi eux, Dalila KERCHOUCHE qui, dans son roman *Leïla: Avoir 17 ans dans un camp de harkis* (2006), ne se limite pas à conduire "une simple opération de conservation passive de traces" (p. 36), mais elle fait de son travail "un geste commémoratif et un acte politique orienté vers le futur" (*Ibid.*).

Dans le cadre du même sujet, Lucie KNIGHT présente un récit de l'écrivain algérien Mustapha BENFODIL, *Paris-Alger classe enfer*, qui date de 2003 (l'article s'intitule "Friends without benefits: Mustapha Benfodil's new generation of harkis in Algeria", pp. 39-48). Bien que BENFODIL ne soit pas directement concerné par l'histoire de cette communauté, il met en scène le récit du voyage d'un enfant harki de la France à l'Algérie et il le fait souvent dans un style humoristique. Dans l'étude de ce texte, précédée d'une présentation historique du sujet abordé, le critique remarque que "in his text, Benfodil deconstructs [the] opposition between martyr as hero and harki as traitor, calling in question the way in which people have been assigned these identities and essentially challenging the foundation upon which the idea of Algeria has been built" (p. 43).

Wajih GUEHRIA, dans "Les réfugiés algériens, l'autre clivage oublié" (pp. 49-66), se penche sur l'histoire d'un autre groupe concerné par la guerre d'Algérie et par ses conséquences: les réfugiés politiques qui se sont expatriés dans un pays voisin pendant le conflit algérien et qui sont ensuite rentrés en Algérie. Dans son enquête menée dans la ville de Souk-Atras, près de la frontière tunisienne, entre 2004 et 2009, Wajih GUEHRIA a analysé comment les représentations langagières stigmatisent, encore aujourd'hui, la figure du réfugié (appelé en arabe "lajjin", avec une connotation péjorative). Tout au long de l'étude, il s'engage ainsi à "comprendre, à travers un discours représentationnel analysé selon la méthode praxématique, d'inspiration sociologique et psychanalytique, les raisons qui poussent une certaine jeunesse à afficher autant de répulsion à l'égard de ces 'lajjins'" (p. 52).

Dans l'article suivant, "The *pied-noir* colonial family romance in André Téchiné's *Les roseaux sauvages*" (pp. 67-77), Fiona BARCLAY présente le film cité dans le titre (1994) du réalisateur français André TÉCHINÉ, où la période cruciale des derniers

jours de l'Algérie française trouve sa représentation. Le critique se propose d'examiner le film "as a portrayal of the relations between different constituencies within the French citizenry, at the moment at which the Republic was being symbolically and fundamentally reshaped from its imperial form of *la plus grande France* to the more Eurocentric *Hexagone*" (p. 70). La communauté des Pieds-noirs, telle qu'elle est représentée dans le film, est au centre de cette étude, où Fiona BARCLAY adopte la perspective proposée par Françoise VERGÈS à propos de la relation "between metropole and colony as an instance of Freud's family romance" (p. 69).

Avec la contribution d'Anny MAVAMBU-NDULU, "La figure du métis dans *Garçon manqué* de Nina Bouraoui: une redéfinition des frontières et des relations entre la France et l'Algérie?" (pp. 79-94), c'est le personnage du métis qui est analysé. Dans le but de montrer que "*Garçon manqué* de Nina Bouraoui propose un nouveau regard sur les rapports franco-algériens souillés par l'histoire coloniale et la guerre d'indépendance" (p. 79), le critique illustre ce récit d'enfance autobiographique à la lumière de l'héritage problématique du métis. Cette figure composite amène, malgré tout, à la redéfinition des rapports entre la France et l'Algérie à travers une solution qui permet de dépasser le conflit franco-algérien.

Dans "Exil, décentrement, déplacement: petit voyage avec Driss Chraïbi" (pp. 95-107), Jeanne FOUET-FAUVERNIER revient sur l'histoire de l'écrivain francophone marocain Driss CHRAÏBI, en traitant de trois de ses romans qui sont restés assez méconnus, en particulier pour ce qui est du troisième: *La Foule* (1961), *Un ami viendra vous voir* (1967) et *Mort au Canada* (1975), où l'auteur se détache de la représentation du cadre marocain pour réaliser un véritable décentrement au profit d'autres contextes et au-delà de toute relation binaire franco-algérienne.

Aux Berbères et aux clivages de l'Algérie contemporaine est consacré l'article de Patricia G. REYNAUD, "*Bent Keltoum*: Entre oppression et force?" (pp. 109-127), qui prend en compte le film du metteur en scène algérien Mehdi CHAREF, *Bent Keltoum*, sorti en 2001. Dans l'analyse de la pellicule, le critique adopte la méthodologie introduite par Pierre BOURDIEU dans *La Domination masculine* (1998); cette méthodologie semble "se prêter parfaitement à l'analyse de la situation algérienne au seuil du nouveau millénaire et mettre judicieusement en perspective les particularités de la société kabyle dans ce contexte plus vaste" (p. 111). Le film de CHAREF rend compte des tensions qui traversent l'Algérie postcoloniale, parmi lesquelles celle entre Kabyles et Arabes et celle entre hommes et femmes, que Patricia G. REYNAUD passe en revue dans son étude.

Alisha VALANI, dans “Comblent le fossé colonial: Folie et exil dans *L’Interdite* de Malika Mokeddem” (pp. 129-148), adresse son attention à l’étude du statut de la femme maghrébine par le biais du roman *L’Interdite* (1993) de l’écrivaine algérienne Malika MOKEDDEM. L’auteure de l’article se penche notamment sur la singularité de la situation de la femme nord-africaine, celle-ci ayant toujours été soumise à une double colonisation. En s’appuyant entre autres sur les théorisations de FANON, de MEMMI et de SAÏD, elle retrace le parcours de la protagoniste de MOKEDDEM entre folie et errance.

Dans la contribution de Paul DESCLOITRES, “Désir entre hommes et poésie: Quand Jean Cocteau et Jean Sénac s’aident d’Abû Nuwâs” (pp. 139-148), l’auteur illustre “la fonction des références à la tradition poétique de langue arabe dans les poèmes de langue française ayant pour objet le désir amoureux ou érotique entre hommes” (p. 139) et la place que le ‘je’ poétique y prend. Son corpus se compose de deux pièces de vers, l’une tirée de la production poétique de Jean COCTEAU et l’autre écrite par Jean SÉNAC, là où toutes les deux s’inspirent de la production du poète arabe Abû NUWÂS. L’analyse permet au critique de souligner la “vision radicalement opposée, mais tout aussi réfléchie pour l’un que pour l’autre, des rapports amoureux ou érotiques entre hommes, dont le travail sur le ‘je’ poétique forme la continuité” (p. 147).

La section “Varia” (pp. 149-185) comprend deux articles. Le premier (“Guerre d’Algérie et romans jeunesse: les héritiers du silence”, pp. 151-166), de Michèle BACHOLLE-BOŠKOVI, présente une étude de plusieurs romans récents destinés à la jeunesse et concernant la transmission de la Guerre d’Algérie. Le critique regroupe les romans selon deux perspectives: les récits où le héros est d’origine algérienne (catégorie des vainqueurs) et ceux où le héros est d’origine française, pied-noir et harki (catégorie des vaincus). Grâce à l’analyse de ces “romans d’héritage” (p. 152), elle parvient ainsi à montrer que “le silence commence à être levé mais que la parole est loin d’avoir encore été totalement libérée” (*Ibid.*).

Le deuxième article, “Les manuscrits de Mohammed Dib: une invitation à explorer les chemins de la création littéraire” (pp. 167-185), d’Isabelle METTE, porte sur l’entrée des archives Mohammed DIB à la Bibliothèque nationale de France. L’auteure de la contribution tient à rappeler que le classement du fonds Mohammed DIB, confié en 2012 à la BnF par la femme de l’écrivain algérien selon la volonté de ce dernier, figure dans le catalogue en ligne Archives et Manuscrits (<http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/>), outre qu’être accessible aux chercheurs qui le souhaitent. Elle décrit ensuite la composition du fonds qui “couvre, de manière continue, [...] la carrière littéraire de l’auteur depuis son départ d’Algérie pendant

la guerre d'indépendance jusqu'à la rédaction de ses tout derniers écrits en France" (p. 169). L'étude des archives est un instrument fondamental pour se rapprocher de la façon dont DIB concevait l'écriture et la notion d'œuvre, en participant à la "compréhension de ce qui travaille en profondeur et tout au long de sa vie son écriture et son rapport au monde" (p. 184).

Elisabetta BEVILACQUA

Michel GIRONDE (dir.), *Méditerranée et exil aujourd'hui*
Paris, L'Harmattan ("Eidos", série Retina), 2013, 195 p.

Ce volume aborde le sujet du rapport entre exil et écriture dans le contexte de la Méditerranée, là où cet espace géographique et littéraire a toujours été traversé par les déplacements et les échanges. Les œuvres analysées concernent le Maghreb, l'Europe et l'Amérique latine. Nous nous intéressons ici aux contributions portant sur les écrivains maghrébins francophones.

Dans la "Préface" (pp. 5-7), intitulée "Des exils et des oublis", Pascal JOURDANA souligne, à partir de son vécu personnel, "l'attraction que provoque le mot *exil*" (p. 7). Toute une communauté d'individus se reconnaît autour de cette expérience, largement présente en littérature, grâce à l'aptitude partagée de "mieux saisir une des constantes de l'être humain: avoir des racines qui s'enfoncent *ici* et des branches qui poussent *ailleurs*" (*Ibid.*).

Le volume s'ouvre ensuite sur l'"Introduction" (pp. 9-13) de Michel GIRONDE, "Penser et écrire l'exil", où l'auteur illustre les dimensions plurielles et les nuances différentes de l'exil selon la perspective culturelle où l'on est situé. En ce qui concerne le Maghreb, il souligne par exemple l'importance des choix linguistiques en situation d'exil, là où le fait de parler et d'écrire en arabe ou en français acquiert un sens particulier. Il passe ainsi en revue les analyses présentées à l'intérieur du volume, à partir desquelles se développent deux propositions principales: "l'exil peut être envisagé en tant que 'constante formelle', ou principe de structuration, de l'écriture de certains auteurs originaires du pourtour méditerranéen ou y ayant 'échoué', et [...] cet exil au croisement des cultures occidentale et arabe est le signe qu'il faut penser l'exil à partir de ces deux cultures, spécifiquement lorsque la Méditerranée est concernée" (p. 13).

La première partie de l'ouvrage, où se trouve la plupart des contributions consacrées au Maghreb, s'intitule "Écritures de l'exil" (pp. 15-89). Dans "Exil et mort à Oran. Assia Djébar" (pp. 16-32), Bernard URBANI prend en examen le recueil *Oran, langue morte* (1997) d'ASSIA DJEBAR. À travers les "sept tableaux du deuil" (p. 20) qui composent le texte, l'écrivaine algérienne affronte "tous les partages et les passages, tous les tangages-langages, tous les allers-retours" (*Ibid.*), en essayant de "combler l'absurde et douloureuse discordance entre mémoire et imaginaire, histoire et littérature" (*Ibid.*).

L'article qui suit, "De la terre d'exil à la mer d'asile. Wajdi Mouawad" (pp. 33-49), de Tatsiana KUCHYTS CHALLIER, porte sur l'analyse de la pièce de théâtre *Littoral* (1999) du metteur en scène libano-canadien Wajdi MOUAWAD. Au cœur du spectacle, où un homme est à la recherche de sa patrie, se trouve la mer, à laquelle MOUAWAD semble attribuer la "chance de relier époques et espaces, mort et vie, parents et enfants" (p. 35). Le critique se concentre donc en particulier sur le rôle que la Méditerranée joue à l'intérieur de la pièce, une mer qui "maintient ses fils debout vers l'infini, les laissant avancer sur les chemins, [...] avant d'offrir à leur corps exténués l'atemporel asile de ses entrailles maternelles lesquelles, à l'horizon, se fondent avec la profondeur du ciel" (p. 49).

Ferdaous BOUAINE, dans "Les chemins de l'exil. Abdelwahab Meddeb" (pp. 51-64), se consacre à l'importance de la notion d'exil à l'intérieur de l'œuvre de l'écrivain et poète tunisien Abdelwahab MEDDEB, qui a lui-même connu l'exil. BOUAINE part notamment des protagonistes meddebiens dans *Talismano* (1979), *Phantasia* (1986) et *Le Tombeau d'Ibn Arabi* (1995), pour montrer qu'ici se déroule "un voyage des personnes, des textes et des langues" (p. 53), où se trouve toute la vérité de l'exil et de l'exilé: "un être déchiré, tiraillé entre deux pays, deux cultures, deux mondes" (*Ibid.*); il ne manque pas de citer également *L'exil occidental* (2005). Par son œuvre aux références culturelles multiples et plurielles, MEDDEB parvient à "allier Occident et Orient, français et arabe, désert et désir, sain(t)s et malades" (p. 64) à travers la Méditerranée, en se nourrissant, à la fois, "des vents de l'Orient et du souffle de l'Occident" (*Ibid.*).

Le quatrième et le cinquième articles présentent la même référence à l'écrivain marocain Tahar BEN JELLOUN, bien que l'un des deux introduise aussi la figure de Mohammed DIB. Dans "Exil et passion à Naples. Tahar Ben Jelloun" (pp. 65-79), Mahdia BENGUESMIA prend en examen le livre *Labyrinthe de sentiments* (1999), où BEN JELLOUN met en scène l'exil de son protagoniste, Gharib, à Naples. Le critique y analyse la façon passionnée dont cet exil est représenté, en dépit de la

vision d'habitude désespérée qu'on a de cette expérience. Elle explique ainsi ce qui lui a fait penser "qu'il y a un exil dans cette œuvre" (p. 67) et ce qui lui fait "dire ou comprendre d'une manière heureuse" (*Ibid.*) l'exil du protagoniste. La réflexion de Yamina SEHLI s'articule, par contre, autour du roman de BEN JELLOUN *La nuit sacrée* (1987), mis en comparaison avec *Habel* (1977) de Mohammed DIB. Dans "Exils à Paris et Marrakech. Mohammed Dib et Tahar Ben Jelloun" (pp. 81-90), l'auteur de l'article se penche sur la représentation des villes à l'intérieur des textes ici examinés: si DIB choisit Paris pour son roman, BEN JELLOUN fait de Marrakech l'espace privilégié de sa narration. Malgré les différences entre ces deux villes des deux rives de la Méditerranée, Yamina SEHLI s'engage à retracer les similitudes que les écrivains nous dévoilent et qui font "l'esprit fondateur de la ville et de la vie citadine, une ville vécue dans un exil imposé ou choisi" (p. 82). À partir de son corpus, elle illustre la tendance générale de la littérature maghrébine à faire de l'exil l'un de ses thèmes principaux, l'exil se dévoilant à la fois dans la langue et dans l'espace.

La deuxième partie du volume, "Cultures et exil" (pp. 91-192), comprend un seul article sur le Maghreb: "La mer/mère Méditerranée. Malika Mokeddem" (pp. 127-147) de Claudia MANSUETO. Le critique présente tout d'abord "les aspects idéologiques les plus représentatifs" (p. 127) de l'itinéraire de l'écrivaine algérienne, pour proposer ensuite une analyse thématique de ses romans à la lumière de la présence de l'élément marin (il s'agit notamment des romans *L'Interdite*, *Des rêves et des assassins*, *N'Zid*, *La Désirante*). Dans son étude, Claudia MANSUETO introduit également des réflexions autour des problématiques de la littérature féminine algérienne, dont Malika MOKEDDEM est l'une des représentantes les plus célèbres.

Le volume se conclut par un dialogue entre Pascal JOURDANA et l'écrivain comorien d'expression française Salim HATUBOU ("Entre les Comores et Marseille", pp. 179-192), où l'on évoque aussi bien son travail littéraire que son parcours de vie marqué par l'exil.

Elisabetta BEVILACQUA

Isabelle CHARPENTIER, Christine DÉTRETZ, Abir KREFA (dir.), *Socialisations, identités et résistances des romancières du Maghreb. Avoir voix au chapitre*, Paris, L'Harmattan, 2013, 266 pp.

Ce volume collectif est le résultat de plusieurs années de rencontres et d'émotions, comme l'affirment dans l'"Introduction" (pp. 11-26) les trois auteures qui ont collaboré à l'édition de cet ouvrage. À la base de ce recueil d'études il y a un projet parti "d'une interrogation partagée sur l'émergence et l'affirmation progressives d'une littérature écrite par des femmes dans [les] trois pays du Maghreb, et sur la revendication de cette prise d'écriture comme façon de manifester son autonomie face aux assignations genrées" (p. 11) Le premier caractère d'originalité de ce texte est son ampleur: il analyse "la production des romancières contemporaines, habitant et publiant dans les trois pays du Maghreb concernés ou en France – à condition dans ce dernier cas que les auteures, lorsqu'elles l'ont quitté, aient vécu un temps assez long (plus de dix ans) dans leurs pays d'origine" (pp. 11-12). Le second caractère d'originalité du projet est sa forte dimension interdisciplinaire, puisqu'étaient associés dans une même recherche des littéraires, des sociologues et des romancières. Dans ce recueil, et dans les ouvrages dont il traite, on peut constater que se déploient des problématiques liées à la domination et à la résistance et on remarque un choix de thèmes 'subversifs' (par exemple les sujets ayant rapport au corps et à la sexualité, les questions de genre, de classe sociale, etc.). Les trois auteures de l'introduction soulignent aussi leur choix de dissocier la question de la langue et le traitement des autres thématiques concernant le corps. En effet, ce n'est pas nécessairement l'usage du français qui permet d'aborder des thèmes socialement tabous, puisque parfois les écrivaines ont décidé de traiter ces mêmes questions en utilisant leurs langues d'origine, en choisissant par contre le français pour reconstituer une mémoire familiale.

Il faut remarquer que ce recueil contient aussi des textes narratifs – dont nous n'allons pas nous occuper – situés respectivement à la fin de l'introduction et de chacune des trois parties dans lesquelles le volume est divisé.

La première partie du texte, ayant le titre de "Francophonie, identités et résistance", s'ouvre par un article de Hasna BOUZOUITA TRABELSI ("Affirmation identitaire et préservation de la mémoire dans *Les Jardins du Nord* de Souâd Guellouz (Tunisie)", pp. 33-46) qui analyse le roman de l'écrivaine tunisienne



en soulignant qu'il s'agit d'un texte autobiographique. Souâd GUELLOUZ en effet met en scène le personnage de Sofia qui correspond à l'auteure pendant son enfance, même si le récit n'est pas à la première personne, mais il est confié à une narratrice impersonnelle. Dans son roman l'écrivaine remonte à la Tunisie des années 40 et raconte l'histoire de sa famille, d'origine andalouse, qui fait partie de la haute bourgeoisie. Le personnage de Sofia, qui a pu avoir accès à la culture, grâce à la modernité de pensée de son père, regrette le temps de son enfance et celui des vacances qu'elle considérait comme "de véritables explosions de joie dans sa vie" (p. 45).

Naïma RACHDI ("Littérature féminine marocaine et rapport à la France: adoption d'une langue rejet d'une hégémonie", pp. 47-64) s'occupe du rapport entre la littérature maghrébine et la langue française surtout en ce qui concerne deux écrivaines, Bahaa TRABELSI et Nadia CHAFIQ. Elles utilisent le français "chacune à sa manière: l'une en se distinguant par sa modernité et en s'inscrivant moins dans la transgression du tabou que dans son évocation libre et actuelle, l'autre en contournant le mot scandaleux et en offrant une toile de fond romanesque à des préoccupations politiques nées durant la période coloniale" (p. 47). Nadia CHAFIQ se distingue en effet par une grande retenue et pudeur, tandis que le choix du français accordé à Bahaa TRABELSI une liberté de ton dans le traitement d'un sujet tel que l'homosexualité encore tabou dans une société où cette orientation sexuelle est punie par la loi.

Najiba RÉGAÏEG ("L'hybridation de la langue chez Assja Djébar", pp. 65-80) souligne que la grande écrivaine algérienne n'a pas publié entre 1967 et 1980, cette dernière étant l'année de parution de *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Pendant ces années de fuite de l'écriture elle a créé deux films dans lesquels sont présentés des témoignages de vieilles femmes ayant vécu la guerre de Libération. Mais – se demande l'auteure de l'essai – fuyait-elle la langue française ou fuyait-elle elle-même? Il est sûr en tout cas que la mise en cause de son écriture dans la langue de l'ennemi d'hier contribue à expliquer l'imagination du projet autobiographique de *L'Amour, la fantasia*. En réalité il s'agit d'un projet autobiographique avorté, puisque Assia DJEBAR a affirmé que la langue française l'avait enveloppée comme une tunique de Nessus. Cette langue avait été un don de son père que toutefois elle avait considéré comme une sorte de 'traître' ayant collaboré avec le colonisateur. En réalité le projet d'autobiographie individuelle se mue "en autobiographie collective, où des voix de femmes, témoins de la répression d'autrefois, fusent de partout pour dénoncer le silence de l'Histoire (p. 67). La langue française devient alors un hybride polyphonique de



français, d'arabe et de berbère. Tirillée entre la langue de l'éducation et de la liberté que son père lui avait données, et la langue maternelle, l'écrivaine algérienne a toutefois atténué cette déchirure dans *Vaste est la prison*. Quand elle décide d'interrompre son silence, elle revient au français qui n'est plus la langue héritée de la colonisation, mais "sa propre langue, celle qui garantit la résurrection des aïeules, des sœurs d'autrefois" (p. 73). Pour elle, être écrivaine de langue française signifie écrire en graphie française avec toutes les langues qui l'habitent et qui sont profondément liées à ses désirs.

Christine DETREZ ("Les stéréotypes en questions", pp. 81-102) affirme que "se réapproprier les images et les mots imposés est souvent une des revendications majeures des femmes quand elles pénètrent un domaine réservé, comme c'est l'art, placé sous des siècles de façonnement masculin [...]. Cette volonté de récupération de sa propre image est d'autant plus vive qu'à la domination masculine se combine la domination coloniale" (p. 81). L'image de la 'femme arabe' est le portrait renvoyé par des siècles de domination française et c'est justement avec ce portrait que les écrivaines maghrébines doivent composer. Il s'agit d'une image multiforme envers laquelle elles adoptent une attitude de refus, de déplacement ou de subversion du stéréotype. En effet la représentation de la femme arabe a été dans l'imaginaire occidental l'objet de tous les fantasmes (par exemple Fatima MERNISSI s'est occupée du mot "harem" qui désigne un lieu érotique pour les Occidentaux et un lieu dangereux pour les Orientaux). Actuellement c'est la femme voilée qui représente l'Islam pour les Occidentaux, mais c'est toujours sur le corps féminin que l'on fixe l'attention. La revendication de l'écriture par les femmes passe donc par une remise en question de tous ces stéréotypes et le corps devient ainsi pour les romancières le lieu privilégié d'expression, ainsi que la sexualité.

La deuxième partie du recueil, dont le titre est "(En)jeux de genre, corps et sexualité", commence par un article de Faouzia BENDJELID ("Représentation fictionnelle de la résistance féminine dans la société colonisée – *La Femme du Caïd* de Fatima BAKHAI", pp. 117-135). Dans ce roman l'auteure raconte l'histoire d'une orpheline, Talia, qui cherche à s'affirmer avec détermination aussi dans les travaux réservés aux hommes. Elle devient caïda et réussit à épouser le Caïd. Dans cet ouvrage on fait allusion à l'Histoire commune qui lie l'Algérie et la France et, du point de vue spatial, on souligne la nette division existant entre le douar habité par les autochtones et le beau village où résident les colons. C'est entre ces deux espaces qui se côtoient mais qui s'ignorent que la protagoniste va évoluer. Elle transgresse tous les interdits qui frappent les femmes et s'engage en trois quêtes



hautement subversives dans son milieu: celle du savoir, celle de l'amour et celle de la richesse.

Anne SIMON ("La maladie, symptôme de l'Algérie des années de crise chez Malika Mokeddem et Fériel Assima", pp. 137-149) s'occupe de "l'incorporation pathologique de la cruauté de l'Histoire" (p. 137) qui est un motif récurrent dans plusieurs récits se déroulant dans l'Algérie de la fin du XX^e siècle. Malika MOKEDDEM dans *L'interdite* décrit en effet les corps des citoyens comme des microcosmes répercutant la maladie politique, en cherchant à nous montrer que la désorganisation sociale rend les citoyens malades puisque celle-ci met en jeu leur possibilité de rapport avec le monde. En particulier, les femmes, réduites à la procréation et au sexe, ont une maladie qui s'appelle "kolchite", tandis que les hommes sont atteints d'impuissance. En général, toutefois, le thème majeur du roman est la folie, en tant que maladie de l'Islam et maladie du pouvoir dépourvu de déontologie. Ce sont, en effet, les mêmes thèmes que l'on retrouve dans *Une femme à Alger* de Fériel ASSIMA, paru en 1995. Cette auteure souligne que "la religion se fait servante du massacre" (p. 145) et dénonce la corruption qui a été acceptée sans combattre par les Algériens après l'indépendance. D'autre part, elle met en évidence la démission de l'Occident et en particulier de la France. Histoires de la folie à l'âge contemporain, les œuvres de MOKEDDEM et ASSIMA "revitalisent donc la très ancienne métaphore du corps politique en crise, pour rendre compte d'une fureur qui atteint les corps réels de la façon la plus terrible et la plus immédiate" (p. 149).

Maha BEN ABDELADHIM ("La femme qui manque: double et androgynie, le genre Nina Bouraoui", pp. 151-171) affirme que "après 1968 et sous l'impulsion des féministes, les identités sexuelles et l'utilisation de concepts comme féminité et masculinité ont été bouleversées" (p. 151). Se pose alors le problème d'une écriture féminine et à ce propos les romans de Nina BOURAOUI sont intéressants parce que la question du genre s'y articule à la question raciale et sociale. Cette écrivaine revient inlassablement sur son enfance et sa jeunesse partagées entre l'Algérie (pays de son père) et la France (pays de sa mère). Cet héritage violent et complexe constitue le centre de son écriture où cohabitent des identités culturelles différentes et où s'exprime une souffrance qui provient de l'impossibilité d'une intégration totale dans l'une de ses deux patries. L'écriture sera donc pour cette auteure une tentative de réunir deux identités, deux genres (masculin et féminin), deux histoires qui, à un moment de l'Histoire, n'en faisaient qu'une, mais l'écriture elle-même devient névrotique et le style, fragmenté et elliptique, rend compte d'une grande angoisse intérieure. Le roman *Garçon manqué*, où l'identité sexuelle de la



protagoniste n'est pas une évidence (elle est tantôt fille et tantôt garçon), marque pour Nina BOURAOUI le surgissement de l'écriture autobiographique. Dans *La vie heureuse* la question sexuelle est toujours présente, mais l'écrivaine ne veut pas "être enfermée dans une définition médicale" (p. 166) et préfère rester dans l'ambiguïté et l'ambivalence.

La troisième partie du volume "Socialisations et trajectoires" s'ouvre par un article de Fatma Zohra METBOUCHE NEDJAI et Souryana YASSINE ("Constructions discursives implicites, transmission et apprentissage des interdits sexuels dans le roman autobiographique *Oumelkheir* de Houaria Kadra-Hadjadj (Algérie)", pp. 189-200). Le roman (1989) dont il est question est largement autobiographique et retrace l'apprentissage de l'héroïne éponyme qui, selon la volonté de son père, a été scolarisée. Les femmes qui l'entourent ne comprennent pas l'utilité de la culture et cherchent à imprégner de pudeur la jeune fille, en lui inculquant la peur de la sexualité et le respect pour sa propre virginité, sans pourtant lui parler de façon explicite de ces problèmes. Cela signifie donc que les jeunes filles ne peuvent pas recevoir une éducation sexuelle surtout en ce qui concerne leur corps qui doit être caché et voilé, puisqu'il incarne le risque de déshonneur pour toute la famille. Le roman *Oumelkheir* apparaît donc intéressant tout d'abord d'un point de vue ethnographique – il décrit en effet une époque charnière de l'Algérie des années 1950 – et il souligne un aspect anthropologique et psychanalytique en décrivant les peurs de la protagoniste et la culpabilité à laquelle elle est continuellement soumise.

Abir KREFA ("Famille, héritage culturel et transmission: l'hypothèse de la sursélection sociale des écrivaines tunisiennes à l'épreuve des variations d'échelle", pp. 201-229) nous offre un article de caractère sociologique et statistique qui s'occupe en particulier de la condition sociale d'origine des écrivaines tunisiennes. L'auteure souligne que c'est surtout la figure paternelle ayant en général une condition sociale aisée à avoir favorisé l'éducation de leur fille et leur activité d'écriture. Toutefois, dans plusieurs cas, la figure maternelle aussi a joué un rôle très positif en ce qui concerne ces aspects. L'hypothèse d'une "sursélection culturelle" (p. 203) des écrivaines par rapport aux écrivains est donc confirmée par l'enquête. En analysant cependant la situation de départ entre hommes et femmes écrivains, la différence entre les deux sexes se réduit sensiblement dans les générations les plus récentes.

Isabelle CHARPENTIER ("Genre et politique dans le travail journalistique et littéraire d'une 'transfuge de classe' scandaleuse': Sanaa Elaji (Maroc)", pp. 231-257) s'occupe d'une figure féminine très intéressante, Sanaa ELAJI, journaliste et écrivaine marocaine née à Casablanca en 1977, qui a eu aussi

des expériences de comédienne. Cette femme est considérée sous certains aspects comme scandaleuse au sein de la société et de sa famille. Quoique née de parents analphabètes, dès son enfance, elle s'est distinguée à l'école grâce à son grand amour pour la culture et la lecture. Sanaa a ensuite fréquenté une école supérieure à caractère scientifique – ce qui est très rare au Maroc pour une jeune fille – et a été récemment protagoniste d'une violente polémique née de la publication en décembre 2006 d'un dossier à propos des blagues populaires circulant au Maroc au sujet de la religion, la sexualité et la politique dans l'hebdomadaire *Michane*. Isabelle CHARPENTIER souligne l'importance de l'école qui a su reconnaître en Sanaa, dès son plus jeune âge, des talents exceptionnels. Grâce aux encouragements reçus par ses enseignants, elle a pu devenir une sorte de "transfuge de classe" (p. 234) par rapport à sa famille d'origine au sein de laquelle, cependant, son père l'a toujours admirée. Célibataire, elle cherche à gagner une liberté personnelle de plus en plus large. En effet, dès l'année de préparation de son bac, Sanaa quitte ses parents pour aller habiter chez sa sœur aînée qui l'aide aussi financièrement à poursuivre ses études. En 2006 elle travaille dans le mensuel féminin *Citadine* où elle écrit, à travers un personnage porte-parole fictif, "Les Tribulations de Chamaa" qui exprime son esprit de révolte. Elle réfléchit aussi bien sur les représentations du corps 'honteux' des femmes et de leur sexualité, que sur les modèles auxquels les femmes elles-mêmes sont encore liées, en ce qui concerne surtout la soumission aux hommes et à leurs violences. Elle s'en prend aussi à l'exaltation de la virginité des jeunes filles avant le mariage, union qu'elle arrive à définir, de manière provocatrice, comme une sorte de prostitution légalisée. Sanaa ELAJI a écrit aussi un récit autofictionnel: *Maynou-Natou Youssef* où elle décrit la passion amoureuse et le désir féminin assumés librement. Enfin, elle est contraire aux quotas pour favoriser l'entrée des femmes en politique, parce que, à son avis, ces quotas représentent elles aussi une discrimination, et que "on ne fait pas de politique avec ses organes génitaux, mais en tant que citoyen engagé pour son pays" (p. 256).

Daniela MAURI

Marie-Christine JULLION, Clara BULFONI, Virginia SICA, *Al di là del cliché. Rappresentazioni multiculturali e transgeografiche del femminile*, Milano, Franco Angeli (“Il punto”), 2012, 247 pp.

Ce volume, qui sera présenté dans la section “Œuvres générales et autres francophonies”, comprend trois articles qui portent sur le Maghreb et dont nous rendrons compte ici².

Dans le premier, “Vertu des femmes, honneur des hommes’: *La Retournée* de Fawzia Zouari” (pp. 39-45), Afifa MARZOUKI analyse *La Retournée* (2002), le troisième roman de Fawzia ZOUARI, écrivaine, essayiste et journaliste tunisienne francophone qui réside en France. Par l’étude de ce récit autobiographique, le critique montre “comment dans un milieu socioculturel précis et à une époque dont on ne peut pas dire qu’elle soit tout à fait révolue, la femme [...] est toujours jugée à l’aune de sa vertu et sa vertu confondue avec sa pudeur et le soin qu’elle apporte à dissimuler son corps et à préserver sa chasteté avant le mariage” (p. 39). De même, elle souligne “comment, curieusement et dans un obscur rapport de cause à effet, c’est de cette vertu-là que dépend l’honneur des hommes du clan, leur fierté, leur considération voire même leur salut et leur grâce auprès de Dieu” (*Ibid.*). Par la présentation de l’histoire de Rym, la protagoniste du roman derrière laquelle se cache l’écrivaine elle-même, Afifa MARZOUKI identifie les mécanismes sociaux à la base des rapports entre les hommes et les femmes dans la Tunisie des années 70. Il s’agit d’une société qui “associe ce qu’elle estime être la vertu de ses femmes à ce qu’elle croît être l’honneur de ses hommes” (p. 42) et de laquelle Rym décide de s’enfuir avec un professeur de français. Lors de son retour au pays natal, après la mort de sa mère, elle sera bannie de la tribu pour avoir franchi les interdits et pour avoir provoqué un scandale irréparable. Elle restera pour toujours “la retournée”, là où “le mot ‘retournée’ [...] appartient à la langue dialectale arabe, où ‘mtourna’ signifie ‘qui a renié sa religion’ et de là ses origines et son identité” (p. 43). Le critique relève quand même la duplicité de la société tunisienne de l’époque: la réalité décrite dans le roman est celle des zones rurales rétrogrades de la Tunisie, très différentes par rapport à la Tunisie moderne qui a vu le jour après l’Indépendance et qui a promulgué le code du statut personnel. Elle souligne également que, malgré la persistance d’un certain héritage obscurantiste, les Rym qui défient aujourd’hui la société tunisienne contemporaine sont de plus en plus nombreuses.

Le deuxième article, “Féminité et personnages féminins dans *Chronique Frontalière* de Emna Belhaj Yahia” (pp. 46-55), de

² En ce qui concerne le panorama français, voilà les articles qui portent sur la littérature française et sur les questions linguistiques: “Autobiographie, autofiction et jalousie hystérique: Annie Ernaux et Chloé Delaume” (pp. 17-29) de Michel BERTRAND et “La ‘nature’ de la ‘femme’. Réflexions sur deux termes généraux” d’Alberto BRAMATI (pp. 173-184).

Samir MARZOUKI, est consacré à une autre romancière tunisienne de langue française et de formation philosophique: Emna BELHAJ YAHIA, qui a publié à Paris, en 1991, *Chronique Frontalière*, une œuvre de fiction. Le critique tient tout de suite à préciser qu’il ne s’agit pas d’un roman mais d’une chronique, comme le suggère le titre, un “rapport au quotidien de ce qui se passe dans l’esprit de l’héroïne qui vit à Tunis à la fin des années 80, dans un moment crucial de l’histoire de la Tunisie” (p. 46). MARZOUKI revient alors sur l’histoire tunisienne d’après l’Indépendance et sur l’action menée par le Président BOURGUIBA en faveur des femmes, jusqu’à son éviction en 1987 dans un moment de transition compliquée et bouleversante pour le pays. C’est une chronique frontalière, celle de BELHAJ YAHIA, au sens où elle marque le passage entre “la jeunesse et le début du second versant de la vie de la narratrice, [...] entre les traditions et la modernité, le passé et le présent, le monde des hommes et le mondes des femmes” (p. 47). À côté de la protagoniste, Zeïneb, on trouve une autre femme qui joue un rôle important à l’intérieur du texte: Narjess. Ce sont des femmes révoltées, même si dans le cas de la première il s’agit plutôt d’une révolte intérieure. MARZOUKI, qui analyse dans les détails les parcours de ces deux héroïnes, voit dans le récit “une sorte d’essai romancé sur la condition des femmes et d’abord sur l’éducation que leur donne la société traditionnelle, même habillée de modernisme” (p. 49). L’écrivaine ne nie pas les contradictions de cette condition mais elle les fouille, dans une œuvre qui “traite du dilemme insoluble entre liberté individuelle de la femme et nostalgie de la protection du clan, de ce tragique vacillement entre le refus de ce qu’Amin Maalouf appelle ‘les identités meurtrières’ [...] et la difficulté d’une liberté féminine défiant ses propres complexes et ses peurs” (p. 55).

Dans l’étude de MARZOUKI, on aborde aussi la question du voile, telle qu’elle est présentée dans le texte littéraire de BELHAJ YAHIA. Nous retrouvons ce sujet, analysé selon une perspective historique et sociologique, dans la contribution de Claude BER, consacrée spécifiquement au voile (“Un voile qui dévoile”, pp. 83-103). Cet article s’inspire de son livre *Burqa?* (2010), écrit avec Wassyla TAMZALI, où une voix française et une voix algérienne se rencontrent autour de ce thème épineux. Claude BER part du constat que “foulards et voiles, sous leurs diverses formes, sont liés à un patriarcat méditerranéen comme au même fond misogyne des trois religions monothéistes” (p. 83). Elle se propose ensuite d’aborder la question du voile intégral dans sa complexité et dans sa polysémie, sans la réduire au débat sur le libre choix des femmes voilées. Elle explique que le voile implique “un ensemble de données, où histoire récente, réalité sociale, options politiques et idéologiques interfèrent et

conduisent à n'occulter ni le caractère symptomatique du voile intégral ni le fanatisme religieux qu'il sous-tend car le voile voile plusieurs face des choses, qui, à leur tour, voilent des faces du voile" (p. 85). Sur la base de ce constat, l'auteur développe son étude en trois moments différents: dans le premier, elle met en relation les revendications identitaires des citoyens issus de l'immigration, dont le voile intégral serait l'une des expressions privilégiées, par rapport aux responsabilités des pays européens qui ont favorisé ce renfermement par leurs politiques aveugles et inégalitaires (notamment face aux musulmans); à cela s'ajoutent les cicatrices du passé colonial, car "l'ambiguïté du voile s'inscrit dans cette histoire récente qui inclut les effets négatifs de la colonisation sur l'évolution des sociétés arabo-musulmanes" (p. 87). Quant au débat enflammé entre relativisme culturaliste et universalisme, Claude BER précise que "la question n'est pas celle du respect des croyances, mais de celui de la compatibilité d'une pratique avec les droits humains" (p. 88). Dans le deuxième point, elle consacre son attention à l'action de plusieurs hommes et femmes qui s'opposent à l'islamisme intégriste et qui luttent pour leurs droits fondamentaux, contre tout figement identitaire: de Wassyla TANZALI à Latifa BEN MANSOUR, de Mounira CHATTI à Rahmouna SALAH et Fatiha MAAMOURA, en passant par Djavann CHAHDORTT, Benjamin STORA et Tewfik ALLAL. Dans le troisième, elle rappelle l'importance d'une mise en question du sujet du voile dans ses multiples facettes par une approche qui ne néglige pas les ambiguïtés que celui-ci présente: "souligner ces ambiguïtés – affirme BER – c'est dénoncer simplement des discriminations, celle, d'un côté, de populations inacceptablement exploitées et méprisées, comme, de l'autre, celle de cette moitié de l'humanité, les femmes, tout aussi inacceptablement humiliées et asservies depuis des siècles" (p. 102).

Elisabetta BEVILACQUA

Franck DALMAS, “Mémoire du corps et mutisme du langage dans *Nzid* de Malika Mokeddem”, in *Lectures phénoménologiques en littérature française. De Gustave Flaubert à Malika Mokeddem*, Bern, Peter Lang (“Modern French Identities”, n. 105), 2012, pp. 147-166

livre de Franck DALMAS, écrit dans le but de “regrouper des études littéraires qui montrent un intérêt critique pour la phénoménologie” (p. 3), porte principalement sur la littérature française: de VALÉRY à PRÉVERT, en passant entre autres par FLAUBERT et PROUST, nombreux sont les écrivains ici présentés et dont l’auteur propose une lecture originale. À l’intérieur du corpus analysé, nous signalerons un article centré sur Malika MOKEDDEM (romancière d’origine algérienne pourtant inscrite parmi les auteurs français). Cette étude fait partie du troisième chapitre du volume, consacré au rapport entre phénoménologie et langage (pp. 131-166).

Organisé selon un parcours logique, qui satisfait à “un argument de méthode proprement phénoménologique” (p. 35), le livre recueille plusieurs articles précédemment publiés dans d’autres textes. Grâce à l’apport de la phénoménologie, DALMAS introduit “une différence par rapport aux traditions de la critique littéraire” (p. XIX), comme le souligne V. Y. MUDIMBE dans la “Préface” au volume (pp. XIII-XX). Dans cette approche, il s’inspire des travaux de MERLEAU-PONTY et, en particulier, il évoque dans l’“Introduction” (pp. 1-35) quatre thèmes-clés de la critique merleau-pontienne qu’il applique à l’intérieur de ses analyses: le chiasme interprétatif, l’espace d’échange dedans-dehors, la transcendance du temps au corps et le narcissisme revisité. Par cette démarche, il s’engage dans l’élaboration d’une “théorie littéraire qui tirerait de tels arguments de la phénoménologie pour apporter de nouvelles réponses sur la concrétude des textes en relation avec la partie phénoménale qui entre dans leur interprétation par les existants humains” (p. 13).

Dans l’analyse du roman *Nzid* (2001) de Malika MOKEDDEM, DALMAS aborde la question du rapport entre corps, souvenirs et langage à l’intérieur du texte. Il dévoile l’intention phénoménologique entrevue dans plusieurs parties du roman, à partir de l’incipit (un poème d’ADONIS) et du titre (à la double signification, en arabe, de “je nais” et de “je continue”), pour arriver jusqu’au cœur du texte. Il prend en examen les thèmes, les personnages, la représentation du langage et l’expression du corps, suivant toujours la perspective phénoménologique de MERLEAU-PONTY. En apportant une lecture différente par rapport à celles

qui sont d'habitude proposées autour de la production littéraire de MOKEDDEM, DALMAS parvient ainsi à introduire une analyse critique renouvelée du roman de l'écrivaine algérienne et des œuvres des autres auteurs français présentés dans le volume (en suivant l'ordre du volume: Paul VALÉRY, Jules SUPERVIELLE, Gustave FLAUBERT, Marcel PROUST et Jean GIRAUDOUX, Pierre REVERDY, Jacques PRÉVERT et Michel TOURNIER).

Elisabetta BEVILACQUA

Maria Giovanna PETRILLO, “*La poudre d'intelligence* di Kateb Yacine”, in Elvira FALIVENE, Sanad OBAD, Carmen SAGGIOMO, Paola VIVIANI (dir.), *Itinerari di culture*, n. 2, 2012, pp. 39-68

Ce volume, publié par le Département de Sciences Politiques “Jean Monnet” de la Seconda Università degli Studi di Napoli, rassemble plusieurs contributions à caractère littéraire, linguistique, sociologique, historique et politique dans les domaines de la langue française, de la langue espagnole et de la langue arabe. Dans la section consacrée à la langue française, nous signalons l'article de Maria Giovanna PETRILLO à propos de l'un des écrivains les plus importants de la littérature francophone maghrébine: KATEB Yacine. Le critique se concentre sur la production théâtrale en langue française de l'auteur algérien, et en particulier sur le recueil *Le cercle des représailles* (1959). Parmi les trois pièces dont ce recueil se compose, la farce *La poudre d'intelligence* fait l'objet de l'étude de PETRILLO. Avant de parvenir à l'analyse du texte, elle rappelle l'histoire du théâtre algérien en soulignant le rôle joué par KATEB dans le renouveau du genre comique pendant la période qui précède 1962, ce qui fait de sa pièce “la sua unica opera comica prima dell'Indipendenza” (p. 43). Cette œuvre, remarque le critique, s'insère “in maniera prepotente, in un dibattito culturale che, per la prima volta, mette in discussione non solo la cultura del colonizzatore francese ma anche ‘les mœurs arabes’” (*Ibid.*). PETRILLO se penche ensuite sur les caractéristiques du théâtre katébien, à l'intérieur duquel *La poudre d'intelligence* représente un *unicum*. En ayant recours aux théories d'Anne UBERSFELD, elle définit la pièce en tant que “tassello di un più ampio mosaico che costituisce un *théâtre à lire* [...]”; un tea-



tro che [...], in un movimento circolare, fonde [...] farsa e tragedia” (pp. 45-46). À travers l’analyse de la pièce et de ses personnages, PETRILLO parvient ainsi à illustrer la manière dans laquelle la farce et la tragédie s’intègrent dans un seul parcours circulaire et “come fa notare Ahmed Cheniki, il binomio farsa-tragedia-farsa dimostra la paradossale tendenza all’ottimismo di Kateb Yacine” (p. 67).

Elisabetta BEVILACQUA

Saddek AOUADI, Elhadji Souleymane FAYE (dir.), “Le fantastique dans les littératures francophones du Maghreb et subsahariennes”, *Interfrancophonies*, n. 5, 2012, www.interfrancophonies.org/fantastique.html

Dans ce numéro de la revue *Interfrancophonies*, dont on offre une présentation dans la section consacrée à l’Afrique subsaharienne, est présent un bref article concernant spécifiquement la littérature maghrébine francophone. Je rendrai compte ici de cette contribution d’Imène FATMI, intitulée “Le chevauchement entre réel et imaginaire dans *La Fable du nain* de Kamel Daoud et *Le Privilège du Phénix* de Yasmina Khadra”.

Dans cette étude, le critique interroge deux textes appartenant à la production littéraire algérienne pour mettre en relief le fonctionnement de l’apparition du fantastique dans le roman maghrébin contemporain. Dans les deux cas sélectionnés, la présence de personnages caractérisés par le statut de nain entraîne un effet d’incertitude chez le lecteur concernant le degré de réalité de ce qui est représenté par la narration: l’existence même de ces êtres est constamment mise en doute, laissant le lecteur dans la condition de ne pas pouvoir “séparer le réel de l’imaginaire, le naturel du surnaturel” (p. 3).

Un paragraphe, malheureusement trop court pour pouvoir s’avérer vraiment significatif et quelque peu désancré de la réflexion générale, porte l’accent sur la “Lexicalisation du fantastique” (p. 5), où un tableau réunit quelques expressions appartenant, ainsi que le postule le critique, au champ sémantique du fantastique relevées dans les textes analysés.

Jada MICONI



Pierre-Yves DUFEU, Antoine HATZENBERGER (dir.), *L'Afrique indéfinie*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012, 242 pp.

Au sein de ce volume, dont je propose un compte rendu plus ample dans la section "Afrique Subsaharienne", se trouvent deux contributions consacrées aux rapports entre le Maghreb et l'Afrique noire, à savoir celle d'Abderrazak SAYADI sur "L'Afrique dans l'imaginaire islamique médiéval" (pp. 77-94), et celle de Sihem SIDAOUI ("Du refoulement de l'identité africaine dans la littérature tunisienne", pp. 147-169) sur la présence des Africains noirs dans le roman tunisien, et plus spécialement dans *Barg Ellil* de Béchir KHARIEF, *La Révolte des Zendj* d'Ezeddine MADANI et *Leila ou la femme de l'aube* de Sonia CHAMKHI.

Maria Benedetta COLLINI

Bernard MAGNIER, *Panorama des littératures francophones d'Afrique*, Institut français, octobre 2012, www.institutfrancais.com/sites/default/files/01-Panorama-HD.pdf, 106 pp.

Pour un compte rendu de cet ouvrage un peu hors norme, je me permets de renvoyer à la section consacrée à l'Afrique Subsaharienne: ce fichier pdf présente les ouvrages les plus importantes des littératures francophones d'Afrique, tant de la région au sud du Sahara que du Maghreb.

Maria Benedetta COLLINI